6 JUIN 1953

France

N° 399 — 300 FRANCS

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

OURONNEMENT

D'ELIZABETH I

MARQUE DÉPOSÉE
Impressions de Lyon
Everglaze
"Royal"
FABRICANTS
TISSAGES VOIRON CHARTREUSE S.A
LYON

Soleil, fleurs, Byrrh...

Heureux Printemps!

BYRRH

VIN APÉRITIF AU QUINQUINA

METTRIEZ-VOUS 3 TONNES SUR VOTRE BUREAU ?

Sans doute n'éprouverez-vous jamais le besoin de mettre sur votre bureau, sinon un éléphant, du moins une charge équivalente ?...

Néanmoins, si vous préférez les faits aux mots, vous serez frappé d'apprendre que Me Jonas, huissier à Paris, a constaté que sous une charge de 3.200 kilos, un bureau RONEO ne se déformait pas et que ses tiroirs continuaient à fonctionner impeccablement !

Cela prouve indiscutablement que pour être solide et indéformable, un bureau n'a pas besoin d'être lourd et massif : grâce à ses procédés spéciaux d'usinage, RONEO peut allier à la fois l'élégance de la légèreté à la robustesse et à la précision.

... Et bien entendu, cette épreuve est valable, quel que soit le modèle de bureau, dès l'instant où il est signé RONEO

27, BOUL. DES ITALIENS - PARIS 2e - RIC. 73-60 +

RONEO
SYNONYME DE QUALITE

LIP SLOG

JE REVIENS
DANS LA NUIT
REQUÊTE
IMPRUDENCE
Les Parfums WORTH

Tous les tissus
à tous les prix
PUBLICIS
BOUCHARA
54, boulevard Haussmann
PARIS
PROVINCE

UNE COLLECTION QUI SÉDUIRA TOUS LES AMATEURS DE BEAUX LIVRES

LES 12 MEILLEURS ROMANS DU XIXe SIÈCLE

Un jury éminent, composé des personnalités les plus marquantes des lettres, vient de couronner les Douze Meilleurs Romans du XIXe siècle.

Cette sélection fait l'objet d'une collection de luxe à tirage limité, illustrée par les meilleurs artistes du Livre, tirée sur les presses de l'IMPRIMERIE NATIONALE DE FRANCE sur papier d'ARCHES à la forme, format in-8, présentée sous étui spécial de luxe.

LISTE DES VOLUMES

Benjamin Constant
ADOLPHE
Stendhal
LE ROUGE ET LE NOIR
Mérimée
LA DOUBLE MÉPRISE
H. de Balzac
LE PÈRE GORIOT

G. Flaubert
MADAME BOVARY
Fromentin
DOMINIQUE
Jules Vallès
L'ENFANT
Gobineau
LES PLÉIADES

Émile Zola
GERMINAL
Paul Bourget
LE DISCIPLE
Jules Renard
L'ÉCORNIFLEUR
J.-K. Huysmans
EN ROUTE

DECARIS, P. GANDON, DUNOYER DE SEGONZAC, PICASSO, VAN DONGEN, etc., ont gravé pour le frontispice de chaque volume une lithographie ou une eau-forte originale.

De plus, les membres du jury ont décidé d'écrire une préface *inédite* pour chaque volume ; ANDRÉ MAUROIS pour *le Père Goriot*, J. DE LACRETELLE pour *le Rouge et le Noir*, FRANCIS CARCO pour *le Disciple*, etc.

Le tirage a été limité à 3.000 exemplaires numérotés sur grand vélin d'Arches sous emboîtage luxe spécial à 2.900 francs *(garantis contre toute hausse)*.

Cette collection est présentée avec le même luxe que sa sœur aînée **« La Collection des Meilleurs Romans du demi-siècle »** (entièrement épuisée et recherchée) dont la presse disait :

Ainsi les déjeuners d'un jury ont-ils donné naissance à un monument de bibliophilie qui nous semble le bienvenu... Cette collection solennelle trouvera une vie vraie dans nos bibliothèques. — LE FIGARO LITTÉRAIRE.

Une des plus belles réussites de l'édition et de la typographie françaises... Du style, et du plus pur, et c'est ainsi que les plus grands écrivains du temps présent entrent dans la grande famille des classiques. Les portraits des auteurs gravés sur cuivre ou sur pierre sont signés Van Dongen, Dunoyer de Segonzac, Berthold Mann, Valentine Hugo, Galanis, Decaris, Matisse, etc. Une perfection de plus. — GAZETTE DE LAUSANNE.

Nous sommes heureux d'offrir aux lecteurs de FRANCE-ILLUSTRATION la possibilité d'acquérir cette collection payable par mensualités de 2.900 francs (garantis contre toute hausse). Il leur suffira de nous adresser le bulletin de souscription ci-dessous (voir CONDITIONS PRÉFÉRENTIELLES).

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

A adresser à l'OFFICE DE CENTRALISATION D'OUVRAGES, 7, rue des Grands-Augustins, Paris (6e).

Veuillez m'envoyer une collection des MEILLEURS ROMANS DU XIXe SIÈCLE aux conditions suivantes :

Soit à la cadence d'un volume par mois contre remboursement du prix du volume 2.900 francs (plus les frais de port et de remboursement).

Je joins à ma souscription la somme de 2.900 francs à valoir sur le dernier volume qui me sera fourni sans paiement.

Soit, afin de *profiter des conditions préférentielles*, je désire recevoir immédiatement et FRANCO les six premiers volumes parus et vous en envoie le montant, soit 17.400 francs — les prochains volumes me seront envoyés franco chaque mois contre remboursement de 2.900 francs.

Je joins à ce versement la somme de 2.900 francs à valoir sur le dernier volume qui me sera fourni sans paiement.

Paiement par mandat, chèque ou virement à votre C. C. P. Paris 693-34. Conditions valables pour la France et les colonies.

NOM ET ADRESSE DU SOUSCRIPTEUR _____

(F. I. 2)

La Belgique à 1H de vol par SABENA

LIGNES AERIENNES BELGES

BIENVENUE EN BELGIQUE

Pour les voyageurs et globe-trotters, il est certains pays qu'il faut avoir visités. La Belgique est parmi ceux-ci et personne ne s'en étonnera. N'est-elle pas le pays au monde qui compte le plus d'œuvres d'art au kilomètre carré ?

Où pourrait-on trouver une telle abondance de souvenirs et de trésors qui reflètent à la fois l'histoire du pays et celle du continent entier ?

L'homme préhistorique vivait dans les grottes des Ardennes. Tongres, près de Liège, la plus vieille ville du pays, est riche de ruines franques et romanes. Ici les saints venus d'Irlande aux VIII^e^ et IX^e^ siècles pour christianiser nos tribus sont toujours vénérés. Et la fiole contenant quelques gouttes du Saint Sang ramené de Jérusalem en 1147 par Thierry, Comte de Flandre, repose toujours à Bruges dans la Chapelle du même nom.

C'est dans cette ville aussi que fut fondé en 1430 par Philippe-le-Bon le très noble ordre de la Toison d'Or. Anvers est la ville exubérante de Rubens et de Van Dijck. Le champ de Bataille de Waterloo n'est qu'à 30 minutes de Bruxelles. Et les Incas du Pérou renaissent à la vie pendant le célèbre carnaval de Binche. Mais à côté des chefs d'œuvre et des vestiges de l'histoire, on trouve en Belgique des hôtels modernes et confortables, une cuisine excellente et abondante et des moyens de transports modernes, rapides et sûrs. Les Villes d'art, le Littoral et l'Ardenne vous attendent. A tous nos amis dans le monde, nous souhaitons la bienvenue.

Arthur HAULOT

Commissaire Général au Tourisme de Belgique.

BUREAUX SABENA

PARIS
37 rue Caumartin
Opéra 28.40-41-42

LILLE
101 boulev. de la Liberté
Tél. 48.511

NICE
7 avenue Gustave V
Tél. 879-51/879-54

POUR VOS VOYAGES EN BELGIQUE
Adressez-vous aux Agences
WAGONS-LITS // COOK
ORGANISATION MONDIALE DE VOYAGES

LIGNE OSTENDE-DOUVRES
La voie idéale entre le Continent et la Grande-Bretagne pour le transport de voyageurs et d'automobiles.

FOIRE INTERNATIONALE DE BRUXELLES
PALAIS DU CENTENAIRE
24 AVRIL AU 9 MAI 1954

Pour toute information concernant Bruxelles :
Syndicat d'Initiative de Bruxelles
Office du Tourisme
HOTEL DE VILLE - GRAND' PLACE

BANQUE DE LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE
la 1re Banque de Belgique
400 Sièges et Agences
Paiement des chèques de voyage et lettres de crédit.

BANQUE DE BRUXELLES
Lorsque vous serez en Belgique les 400 Sièges, Succursales et Agences de la Banque de Bruxelles vous serviront vite et bien.

PALACE HOTEL
•
le meilleur

CHAUDFONTAINE
A 8 kilomètres de Liège
ROULETTE
BACCARA
SALLE DE BAL

HOTEL METROPOLE
LE PREMIER HOTEL DE BELGIQUE

KNOKKE LE ZOUTE ALBERT PLAGE
Les plus belles plages de Belgique.
Casino ★ *Festival d'été*

NAMUR
Charmes d'un passé et d'une tradition millénaire – Région où tout est sourire – Le Namurois.

HOTEL ATLANTA
l'hôtel accueillant, entièrement
DE PREMIÈRE CLASSE
•
A BRUXELLES

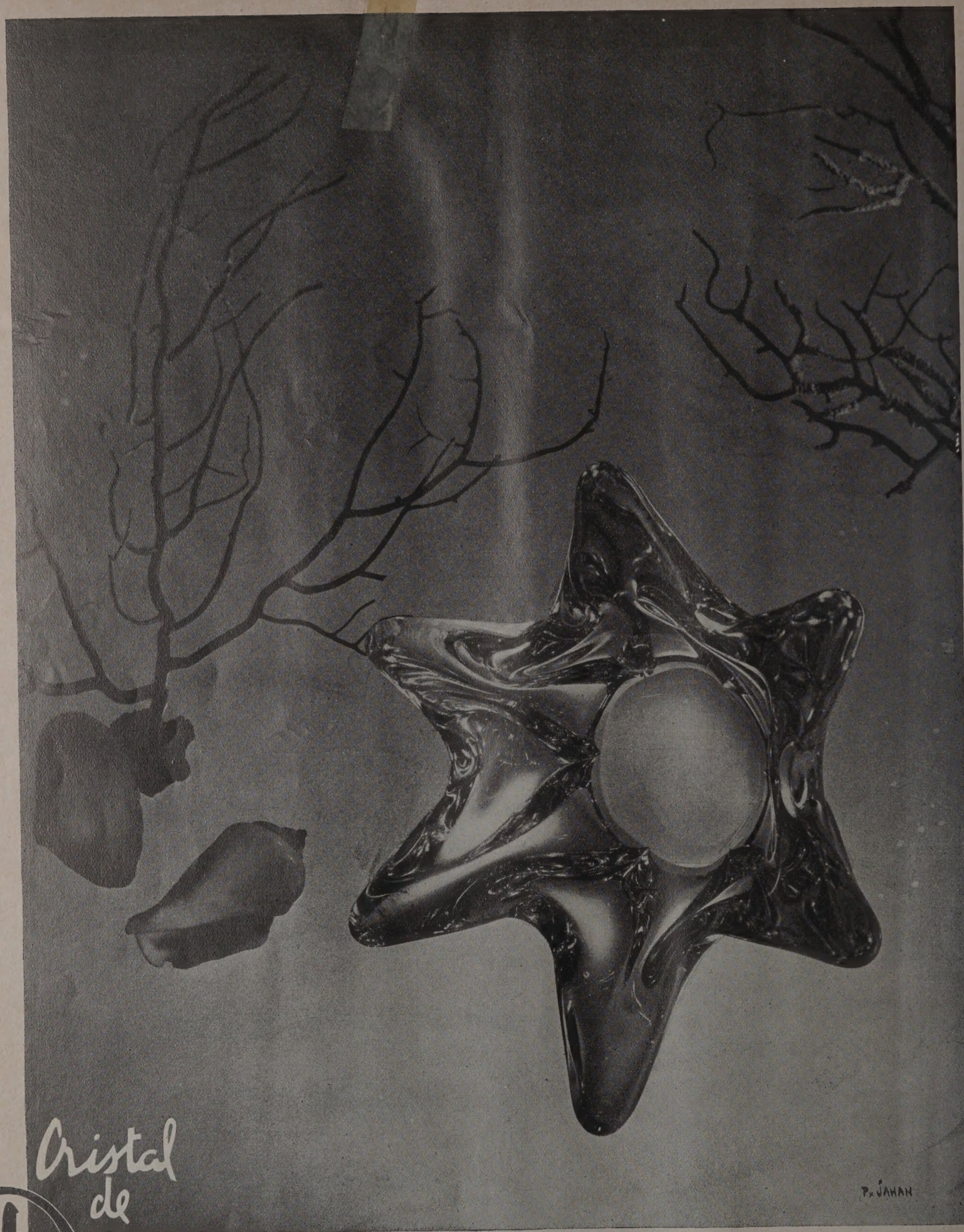
OSTENDE
La plus grande plage belge avec Kursaal – Hippodrome Théâtre – Bassin pour yachts Digue – Estacade – Port – Parcs – Thermes – etc...

GROTTES de HAN
Complétez votre voyage par une visite aux merveilleuses grottes dans les Ardennes.

⊙ Pour information complète concernant la BELGIQUE, villégiatures, hôtels, transport, etc., voyez ou écrivez à TOUTES AGENCES DE VOYAGES ou **COMMISSARIAT GÉNÉRAL AU TOURISME** GARE CENTRALE - BRUXELLES

HAVAS INT. S.

Créé spécialement par Guy Demachy pour **CINZANO** L'APÉRITIF LE PLUS VENDU DANS LE MONDE ENTIER



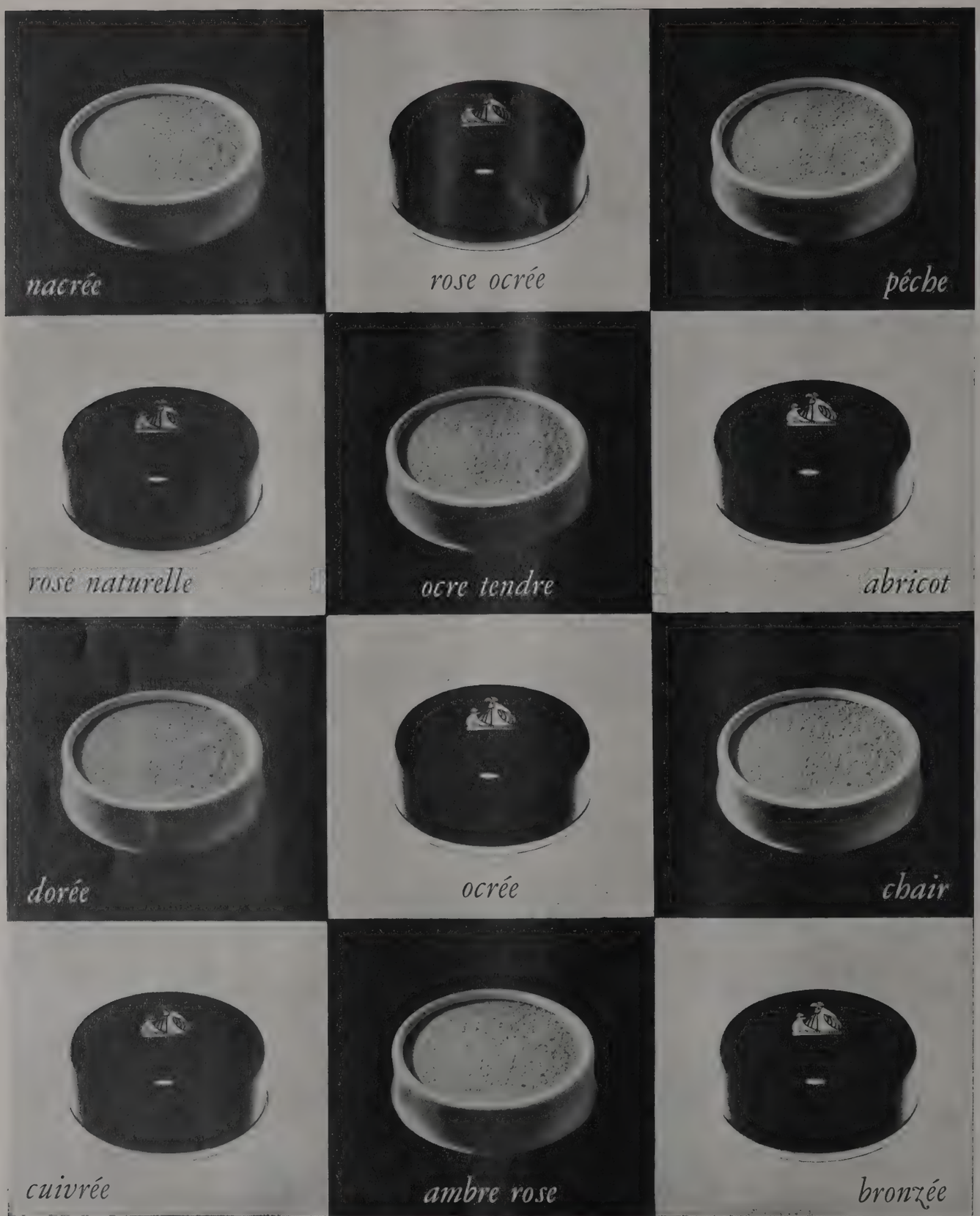
Cristal de

Daum

GALERIE D'EXPOSITION PARIS : 32 RUE DE PARADIS ET A NANC

Long live the Queen

12 coloris nouveaux



POUDRES de LANVIN

LANVIN

Un grand peuple devant son miroir

PAR GEORGES DUHAMEL,
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LE spectacle d'un peuple à peu près unanime, en cet instant du siècle, sur les problèmes qui concernent le régime politique, la distribution du pouvoir, la structure et la gestion de l'État, en bref l'équilibre social et politique, ce spectacle est aujourd'hui si rare que les esprits attentifs se garderont de considérer les fêtes du couronnement, en Angleterre, comme un divertissement suranné, sans importance profonde, et sans des conséquences ayant valeur d'exemples ou de leçons.

Les peuples civilisés qui jouissent, au moins en apparence, de ce qu'on appelle encore l'indépendance politique et administrative forment, tout au moins pour la classification, des familles qui se caractérisent et se distinguent par la structure générale du régime qu'ils ont adopté de leur plein gré, ou qu'ils doivent subir par la contrainte. Les uns jouissent d'un régime démocratique et libéral. Ce sont des républiques ; mais le mot même de république suppose encore certaines sous-divisions. On ne saurait comparer la République française à la Fédération helvétique, par exemple, et non plus à la grande République de l'Amérique du Nord, qui donne à son président élu des pouvoirs somme toute considérables.

A côté de ces démocraties libérales, et sans faire la moindre comparaison, il faut distinguer — elles ne se laissent pas oublier, d'ailleurs — les démocraties dites populaires. Ce sont, en fait, de pseudo-démocraties qui vivent sous un régime autoritaire. La dictature du prolétariat se trouvant exercée soit par un aventurier audacieux, soit par une oligarchie plus ou moins cohérente, est bel et bien, comme son nom l'indique, une dictature. Serait-elle, effectivement, la dictature d'une classe, ce que nous ne pouvons croire, elle supposerait quand même l'asservissement, la spoliation et l'extinction progressive des classes non admises à partager le pouvoir.

Il faut, en troisième lieu, connaître et observer les régimes autoritaires qui se présentent plus ou moins franchement comme tels, et que l'on se contente de qualifier dictatures ou encore régimes de pouvoir personnel. Le XX^{e} siècle aura vu paraître, s'épanouir et choir beaucoup de dictatures de cette sorte. Elles s'efforcent de retrouver le climat de la monarchie absolue, qui apparaît, aujourd'hui, comme un phénomène parfaitement anachronique. Les aventures dictatoriales, en Occident, durent très rarement plus d'une vingtaine d'années et elles laissent après elles de très redoutables causes de désordre.

Enfin, nous devons saluer les monarchies constitutionnelles, qui sont encore assez nombreuses en Europe occidentale et septentrionale, qui se comportent, en tout, comme de vraies démocraties libérales, mais qui honorent le principe d'une représentation dynastique, héréditaire, tempérée par des organismes dont certains sont élus au suffrage universel et jouissent d'un pouvoir, à ce titre, déterminant. L'Angleterre nous montre le modèle accompli d'un tel régime et l'observateur de bonne foi, s'il considère ce régime à l'épreuve des temps et des événements, ne peut celer son admiration et son respect pour une si longue et si remarquable expérience humaine.

D'HONNÊTES républicains, insuffisamment instruits, ou que le sectarisme pousse à se défier des mots, éprouvent de l'éloignement pour l'idée monarchique et même pour de simples mots comme ceux de « souverain », de « monarque », de « roi ». Ainsi pensait Salluste quand, narrant l'histoire de Jugurtha, il écrivait, non sans force : *descendit in regem* (il descendit jusqu'à se faire roi). A ces républicains sourcilleux, il n'est pas inutile de faire observer que les droits dont jouit un sujet britannique ne sont certes pas inférieurs à ceux dont peut s'enorgueillir le citoyen d'une république, par exemple, la française. Nous pourrions

DISTILLERIE GUERLAIN EN 1840

Guerlain

PARFUMEUR A PARIS
DEPUIS 1828

68, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
2, PLACE VENDÔME
PARIS

DRAEGER

même envier à nos voisins une institution telle que l'*habeas corpus*, grâce à laquelle un homme, s'il est arrêté, exige de comparaître immédiatement devant un juge et se soustrait ainsi aux absurdes lenteurs de la prison préventive. Si la Chambre des lords est composée de personnes privilégiées et jouissant de droits héréditaires, la Chambre des communes est formée de membres élus par le peuple et qui représentent le peuple. Les partis politiques sont reconnus et jouent un rôle considérable, mais non paralysant, dans la vie de la nation. Toutes les opinions peuvent se faire jour. En pleine guerre, alors que Londres était encore bombardé par les projectiles allemands, j'ai entendu, le soir, les hommes de la foule, à Marble Arch, haranguer les passants et critiquer en toute indépendance la politique du gouvernement. Les lois sociales sont de nature à contenter les classes laborieuses. L'institution de la Sécurité sociale, qui est critiquée non sans raisons chez nous, se livre, dans le monde britannique, à des expériences audacieuses et d'une portée vraiment démocratique. Le droit de grève est reconnu, ce droit dont l'exercice n'était pas même en question dans la Russie stalinienne. La formation des élites à partir du peuple s'accomplit comme en France et ailleurs, à cela près que l'enseignement est libre ; mais l'enseignement primaire, pour libre qu'il soit, est toutefois obligatoire et gratuit.

EN quoi donc une telle constitution se distingue-t-elle des constitutions des républiques libérales, et quel est le rôle du souverain ? Dire que le rôle du souverain est d'ordre exécutif ne suffirait pas à faire mesurer l'espèce d'abîme qui sépare deux régimes tels que le français et le britannique. La France, depuis longtemps, se choisit des maîtres qu'elle ne connaît pas toujours et qu'elle congédie, parfois, quand elle est « lasse de les entendre qualifier justes ». Le sujet britannique accepte de saluer, dans un monarque héréditaire, le symbole même de la nation. Que si le prince manque à certains de ses devoirs, il existe diverses façons de lui faire comprendre et mesurer sa faute. Que s'il exauce les vœux de la collectivité, il sera considéré par cette collectivité avec respect, avec amour. Et comme la loi salique est inconnue en Grande-Bretagne, si l'héritier du trône est une femme belle et gracieuse, le peuple entier tient qu'en fêtant sa jeune reine il se fait à lui-même une déclaration d'amour et de fidélité. Il éprouve une joie très orgueilleuse à se contempler dans ce miroir qui lui est tendu.

QUAND, en 1948, la reine Juliana des Pays-Bas reçut l'investiture et succéda, ainsi, à sa mère, la reine Wilhelmine — qui entendait, par l'effet d'une sage autorité, avoir elle-même choisi l'heure de l'abdication et de la retraite — j'eus l'honneur d'assister aux fêtes d'Amsterdam, comme membre de l'ambassade exceptionnelle du gouvernement français. Il me souvient que, pendant la cérémonie qui se déroula dans une église de la ville, la jeune reine, accompagnée de son époux, se tint à la place qui était la sienne, celle de la souveraine, devant une petite table sur laquelle étaient posés un globe d'or et une couronne. Elle ne ceignit point la couronne et ne prit pas le globe entre ses mains. Elle se contenta de prêter serment. Les représentants du peuple, à leur tour, prêtèrent serment, et les députés communistes — il y en a dans ce pays comme ailleurs — se levèrent et déclarèrent « je promets », ce qui était une façon de marquer leur fidélité, hors de toute religion. J'ai gardé grand souvenir de ce spectacle et de cette fête si noble et si simple. Le peuple britannique ne se contente certes pas d'un cérémonial aussi sommaire dans sa beauté. Le peuple britannique a couru de grands périls, supporté de grandes épreuves, démontré sa puissante vitalité à la face de l'univers. Il entend bien célébrer tant de victoires chèrement achetées en proclamant l'excellence de son régime, en marquant avec éclat la gloire de sa souveraine, c'est-à-dire sa propre gloire à lui, peuple courageux et persévérant.

Que les spectateurs étrangers, quel que soit le régime politique de leur patrie, ouvrent l'œil et prêtent l'oreille. Une grande nation, admirablement disciplinée, une grande nation qui a cent fois donné sa mesure, célèbre son histoire et ses méthodes politiques, ce qui est une excellente façon d'affirmer ses espérances. Tous les autres peuples du monde peuvent trouver là un enseignement.

l'art du parfum

CARON

10 place Vendôme

LE MUGUET DU BONHEUR

LES POIS DE SENTEUR

LA FETE DES ROSES

WITH PLEASURE

« **Mort d'Elizabeth d'Angleterre** », par **Paul Delaroche** (Musée du Louvre).

1603-1953 IL Y A 350 ANS MOURAIT ELIZABETH Ire

CETTE toile fixe un instant capital de l'histoire d'Angleterre. La grande reine a achevé son œuvre. Elle peut disparaître : le XVIIe siècle qui s'ouvre trouve la Grande-Bretagne prête à tenir son rôle parmi les premières puissances de l'Europe. Mais en même temps, en exprimant à son secrétaire d'État, William Cecil, lord Burleigh, son ultime volonté de voir sa succession échoir à Jacques d'Écosse, fils de sa rivale Marie Stuart, Elizabeth, dernière des Tudor, prépare sans le savoir des temps troublés : sous les Stuart, qui seront définitivement détrônés en 1688, l'Angleterre connaîtra deux révolutions en cinquante ans.

Ce sont des mains féminines qui ont modelé l'Angleterre moderne. Lorsque, en 1558, Elizabeth I^re^ monta sur le trône, ses sujets ne se doutaient pas que cette souveraine de vingt-cinq ans inaugurait un règne dont les quarante-cinq années marqueraient dans l'histoire du monde avant de se parer d'une mystérieuse légende.

Historiens, romanciers, dramaturges se sont penchés avec passion sur l'énigme élizabéthaine sans pouvoir déchiffrer le secret de cette reine chez qui semble l'emporter tantôt la cruauté et tantôt la faiblesse, tantôt la pruderie et tantôt le cynisme. Sans doute ne saura-t-on jamais avec certitude si Elizabeth fut vraiment « la femme sans homme » qu'André Josset porta à la scène. Quoi qu'il en soit, les nombreux écrivains qui ont proposé de cette grande femme d'Etat leurs diverses interprétations n'ont fait que lui rendre après sa mort l'intérêt que, vivante, la protectrice de Shakespeare portait aux lettres.

Mais c'est surtout l'importance politique du règne d'Elizabeth qui retient l'attention de l'historien. Fille d'Henri VIII et d'Anne de Boleyn, dont le mariage, après un divorce réprouvé par Rome, avait été l'occasion du schisme anglican, la souveraine allait lutter sans merci contre le « papisme » et imposer à la Grande-Bretagne la nouvelle religion d'Etat. A l'extérieur aussi, elle se heurterait au catholicisme en la personne de Philippe II d'Espagne. De sa lutte avec l'empire alors le plus puissant du monde, de sa victoire sur l'*Invincible Armada*, de la fructueuse guerre de course menée par Drake et ses émules contre les galions chargés de l'or du Nouveau Monde, des expéditions lointaines conduites par Sir Walter Raleigh l'Angleterre allait sortir fortifiée, dotée d'une suprématie navale qu'elle conserverait farouchement pendant plus de trois siècles et en possession des premiers fondements d'un empire dont une autre reine pourrait dire avec orgueil, deux cent cinquante ans plus tard, que sur lui le soleil ne se couchait jamais.

EN QUARANTE-CINQ ANS ELLE FIT L'ANGLETERRE. — Avec ses premières colonies, avec sa flotte, maîtresse des mers, avec l'unité morale que lui communiqua la religion anglicane, la Grande-Bretagne prit alors conscience de son insularité.

LES RITES DU COURONNEMENT REMONTENT AU MOYEN AGE. — Le 15 janvier 1559, quand l'évêque de Carlisle eut posé la couronne sur le front d'Elizabeth I^re^, le lord du manoir de Worksop présenta à la reine des gants richement brodés, comme l'y autorisait une tradition qui lui conférait en outre le privilège de soutenir le bras du souverain lorsque celui-ci tenait le sceptre. Ce geste, qu'accomplit pour la première fois, sous Guillaume le Conquérant, Bertram de Verdun, s'est répété depuis lors à tous les couronnements. Le manoir de Worksop appartenant actuellement à une société privée, S. M. Elizabeth II a conféré le privilège de lui remettre les gants à Lord Woolton, qui, âgé de soixante-neuf ans et relevant d'une grave maladie, s'est ainsi vu épargner la fatigue de suivre la procession. Ci-dessous : En détruisant les navires espagnols et en capturant leur or, Drake assura la puissance et la richesse de l'Angleterre. Elizabeth reconnut ses éminents services en l'armant chevalier.

CES REINES D'ANGLETERRE ONT DÉJA PORTÉ LE NOM D'ELIZABETH

ELIZABETH WOODVILLE (1437-1492), épouse du roi Edouard IV, fut la mère des « enfants d'Edouard », dont Shakespeare a évoqué l'assassinat par Richard III.

ELIZABETH LA GRANDE (1553-1603) édifia l'Angleterre moderne. Jusqu'à la venue de Victoria, la Grande-Bretagne ne connaîtra plus de souveraine aussi puissante.

ELIZABETH D'YORK (1465-1503), fille aînée d'Edouard IV ; son mariage avec Henry VII mit fin à l'hostilité traditionnelle des York et des Lancastre.

ELIZABETH BOWES-LYON, née le 4 août 1900, épouse et veuve de George VI, mère de l'actuelle reine Elizabeth et de la princesse Margaret.

SEULE, ELIZABETH LA GRANDE RÉGNA DE PLEIN DROIT

ELIZABETH COURONNÉE

OU LE PRINTEMPS EN ANGLETERRE

PAR LA PRINCESSE BIBESCO

La mascotte, la jeune fille, la Vierge-Reine, la Dame à la Licorne, la Reine des Fées, Gloriana, Florine, la Reine des Fleurs font partie du trésor des croyances ancestrales par quoi le moyen âge refleurit dans les âmes d'allégeance britannique, jetant sur le vieux bois, sur le bois sec, sur le bois mort, sur le bois insensible, en apparence, des « cœurs de chêne » anglais ce manteau blanc, ce manteau rose, cette aube et ce surplis candide par quoi l'espérance reverdit et l'amour se renouvelle.

Les peuples de la mer, de tout temps, ont aimé l'Étoile du Matin et le chant des sirènes. Plus une nation est virile, plus elle rêve d'être guidée par une enfant. J'ai vu naître celle-ci, j'ai vu grandir ce mythe. Quand « Lilibeth » naquit, une étoile dansait. C'est à Londres qu'elle a vu le jour, dans une maison privée, louée par ses parents au printemps de leur vie. C'était le 21 avril 1926. Les palais pouvaient attendre. Le duc et la duchesse d'York, comme ils s'appelaient alors, cachaient leur jeune bonheur dans les clartés nacrées et la douce pénombre d'une maison privée, d'un « home » britannique en tout semblable aux autres. C'était au temps des « daffodils », des hérauts du printemps, les fleurs les plus populaires des îles Britanniques. « La fanfare pour Elizabeth » fut sonnée dans tous les parcs de Londres par des milliers de narcisses-trompettes.

J'ai vu naître l'héritière de ce mythe ; et je la verrai grandir. Depuis les jours de la Grande Elizabeth, de celle qui disait à Tilbury haranguant ses hommes à la veille de la bataille, quand tout était perdu, l'Armada en vue des côtes anglaises : « Bien que j'aie l'apparence d'une femme, j'ai l'estomac d'un roi et encore d'un roi d'Angleterre ! » Depuis ce règne, que les historiens, gens de sang-froid, ont pourtant appelé « l'âge d'or », jusqu'au règne prodigieux de la reine Victoria, la nation britannique s'est sentie confirmée dans cette ravissante superstition : la rédemptrice, l'enfant-femme, la vierge et puis la mère.

Si bien que l'on constatait dès lors en Angleterre une espèce de désir unanime et tacite de ne pas voir naître d'héritier mâle dans la maison d'York et de s'en tenir à ce qui était : d'abord Elizabeth et puis Marguerite-Rose. Deux petites filles assuraient la succession directe. Elles étaient les dépositaires de ce mythe. Dans la lutte d'un grand peuple contre la destruction, c'étaient elles les mieux armées. La Licorne obéissante s'était couchée à leurs pieds d'enfants. Un jour que le prince Nicolas de Grèce me parlait de son petit-fils, l'actuel duc de Kent, il me dit avec une nuance de mélancolie : « Dans un autre pays ce serait lui le roi d'Angleterre. » Si j'avais été la sibylle, j'aurais pu lui répondre : « Encore un peu de temps et vous verrez ! Un autre prince de votre sang, un autre fils de la Grèce et du Danemark, appelé Philippe, viendra du rivage d'où venaient les Vikings sur ce même vaisseau fantôme qui porta la fille divine du roi Christian — la reine-sirène Alexandra, chantée par Tennyson — de la terrasse d'Elseneur au pays de Shakespeare. Et pour que l'histoire, qui est une muse, devienne encore plus belle, ce prince, dont le fils sera roi d'Angleterre, naîtra non loin d'Ithaque, en vue de Salamine, et sera marin. »

Le 12 mai 1937, deux petites filles sont entrées fort à propos dans l'histoire d'Angleterre, un peu à la manière dont leur ami et complice, Peter Pan, est entré dans le jeu : elles se montreront d'abord à la fenêtre.

En ce jour de mai, la glace du carrosse laissait voir de la plus grande, Lilibeth, juste sa petite tête, ses épaules fourrées d'hermine et son cou délicat ; de la plus petite, ses yeux et son nez retroussé, pas davantage. En route pour l'abbaye, des milliers d'yeux les ont vues ; des milliers de bouches ont crié leurs noms de fleurs. Ainsi appelées, il fallait bien qu'elles répondissent. Elles agitaient leurs petites mains ; elles fronçaient leur bouche ; elles envoyaient des baisers à la foule. Ce vieux monde avait besoin d'elles. L'Angleterre, à l'avant-veille du cataclysme, sentant venir l'horreur et le mal, avait soif de pureté, d'innocence, besoin d'être rafraîchie, désaltérée, retrempée dans ce que les mystiques ont nommé l'état d'enfance.

Ce jour-là où l'innocence s'armait, quand Elizabeth apprit sa leçon du Sacre, on les avait levées de grand matin ; on les avait revêtues de robes longues, un peu comme des chemises d'ange ; on leur avait attaché aux épaules, faute d'ailes, de grandes traînes qu'elles ont appris à ramasser sur leur bras avec grâce ; elles sont des princesses et des paresses : elles vont « jouer aux dames » dans la procession. « Auntie Mary » — c'est la princesse royale — est venue les chercher à Buckingham-Palace, dans la grande voiture dorée, traînée par des chevaux aux croupes luisantes comme des marrons d'Inde, costumés, eux aussi, avec leurs crinières nattées de fil de soie rouge et leurs pompons pourprés. En face d'elles, sur les coussins d'avant de la voiture, est assis leur grand cousin, Gérard Lascelles, car enfin cette fête se passe en famille. Il est en costume de page. Mais il a beau étirer ses jambes dans ses bas de soie blanche à flèches d'argent, lui non plus n'arrive pas à toucher le plancher rouge du carrosse. Les deux sœurs se poussent du coude et rient sous cape en regardant leur cousin qui voudrait bien avoir les jambes plus longues qu'elles !

Au retour elles savent déjà qu'elles lui fausseront compagnie. Après la cérémonie à l'abbaye, où Papa sera couronné et aussi Maman, quelque chose sera changé, quelque chose sera arrivé de nouveau dans leur vie d'enfants si pareille jusqu'à ce jour à la vie des autres enfants. Après la cérémonie, c'est « grand Mama England » comme elles l'appellent : grand'maman Angleterre, qui les ramènera au palais de Buckingham dans un carrosse encore plus beau, encore plus doré que celui-ci. Ainsi le veut le comte-maréchal d'Angleterre, le duc de Norfolk, ce personnage aimable, bienveillant, qui joue dans leur vie d'enfants le rôle nouveau d'un maître à danser tout-puissant à qui chacun doit obéir le jour du couronnement, même Papa, qui est le Roi, et Maman, qui est la Reine. C'est lui seul qui règle tout, décide de tout et leur permet d'aller tête nue, sans leur « Nannie », à travers les rues de Londres, au bruit des cloches, des fanfares et des acclamations. Mais, au retour, elles auront des couronnes, de belles petites couronnes faites exprès pour elles : on va les leur donner à l'abbaye. Elles pourront les mettre elles-mêmes. Ainsi le monde entier saura qu'elles ont été sages pendant la cérémonie. Ces couronnes d'or seront leur récompense, si elles savent se tenir droites.

Ce jour de mai 1937, quand elles sont descendues de leur carrosse de féerie, reines charmantes d'un monde d'elfes et de lutins, Elizabeth la première, saluée bas au marchepied par le comte-maréchal, à qui elle adresse un sourire déjà reconnaissant, ces deux petites filles amenaient dans la vieille abbaye de Westminster le souffle des bois, toute la fraîcheur du matin. La monarchie anglaise, principe de continuité, gage aussi des éternels recommencements de la race, vit dans le cœur de son peuple sur deux données en apparence contradictoires : l'hérédité et le changement. Lilibeth et Marguerite-Rose sont le printemps de l'Angleterre.

Les ondes, puissance infinie, invisible, agissant à travers l'espace, ont jeté sur l'Empire un filet d'amour où tous les cœurs britanniques se sont pris. Une voix austère de diacre ou de récitant racontait à l'univers attentif les phases du sacre de George VI. Une enfant regarde et écoute. Elle a onze ans. Rien ne lui échappe du cérémonial millénaire et des menus incidents qui en marquent le cours solennel. Et voici que tout à coup la voix grave qui s'adresse de l'intérieur au monde extérieur devient tendre et familière pour raconter ce que font les deux petites filles pendant que le rituel se déroule, elles, les plus proches de ce trône où le roi, leur père, vient de s'asseoir, couronne en tête et sceptre aux doigts, sur le trône d'Edouard le Confesseur où s'encastre la Pierre du Destin.

« La princesse Elizabeth, disait la voix, suit avec un grand sérieux les différentes phases de la cérémonie. Elle se tient toute droite, aux côtés de sa grand'mère, la reine Mary. La princesse Marguerite-Rose est fatiguée : elle appuie sa tête sur le bord de la loge royale. On n'aperçoit d'elle que ses yeux et le bout de son nez... »

Des millions d'Anglais et tous les peuples d'allégeance britannique ont entendu et se sont représenté cette attitude d'une enfant de six ans. Elle est lasse ; elle a l'air ainsi d'un petit chat dans un panier. Pourtant elle ne dort pas ; elle regarde sa sœur qui écoute. Elle entend les paroles de l'archevêque de Canterbury ; il prononce la prière rituelle où son père, sa mère et sa sœur sont nommés. A la sortie de l'abbaye, elle a cherché un moment de silence pour poser une question. Mais les canons de la Tour de Londres tonnent, les acclamations font un bruit frénétique. Elle porte à présent sa petite cou-

ronne d'or, elle doit se tenir droite et répondre aux saluts des officiers de la garde. Il lui faut attendre le retour à la maison, la porte enfin refermée du royaume blanc de la nursery pour pouvoir faire sa réclamation à Nannie, l'autorité suprême :

« Pourquoi ont-ils prié à l'abbaye pour Lilibeth et pas aussi pour moi ? J'ai besoin de prières. Je suis beaucoup moins sage que ma sœur ! »

DEUX jours plus tard, le 14 mai 1937, la revue de la Grande Flotte a lieu à Spithead. Cette fois, la princesse Elizabeth paraît seule sur le pont de commandement du yacht royal, à côté du roi. L'aînée des petites filles est désormais l'héritière apparente.

Seule et en avant. Elle est déjà la figure de proue. Tache blanche sur la mer, pas plus grosse qu'une mouette, elle reçoit le salut de la marine royale : elle sait déjà que de ces grands cuirassés gris, de ces torpilleurs, de ces vaisseaux de guerre rangés en bataille, d'où montent vers elle les cris des matelots, dépendent la grandeur, la sécurité, le renom et la vie même de l'Angleterre.

Elle sait déjà que l'Empire anglais, c'est l'amour des marins pour la mer qui l'a créé, et qu'il n'est pas de plus beau destin pour un homme que d'être engagé dans la marine royale. Son roman, son histoire d'amour a commencé ce jour-là.

ELIZABETH a treize ans quand la guerre éclate ; c'est être assez grande pour tout comprendre et partager la passion que souffrira ce peuple au service de qui elle fut vouée dès sa naissance. Assez grande pour savoir se taire, prier, agir, obéir, faire ce qu'elle doit dans les services auxiliaires où elle est entrée pendant que pleuvent sur Londres les bombes allemandes. Pendant quatre ans, elle mènera la vie dangereuse, la vie grave, la vie sublime que mène toute la jeunesse anglaise demeurée dans l'île devenue la cible unique, le cœur menacé du monde. Elle verra se faire l'histoire d'Angleterre ; la bataille de Grande-Bretagne, la bataille dans les airs au-dessus de Londres, gagnée par le petit nombre des élus contre le grand nombre des réprouvés ; elle verra la bataille de l'Atlantique, la flotte royale engagée sur toutes les mers du monde — en surface et dans les profondeurs — gagnée, après d'effroyables pertes, par les marins de cette marine royale qui, depuis l'Invincible Armada, n'a jamais rencontré son maître. Les rats du désert, la bataille des sables, Tobrouk est perdu et gagné. Le roman de l'Angleterre continue ; un poète et un prophète, M. Churchill, est chef du gouvernement et aussi chef d'orchestre. Chaque homme, chaque femme, chaque jeune homme, chaque jeune fille, chaque enfant a mis sa confiance dans M. Churchill, qui leur donne pour signe de ralliement sa lettre V.

Elizabeth a vécu pendant quatre ans ce que toute l'Angleterre vient de vivre : le poème de Kipling mis en action, « affronter d'une âme égale *défaite* et *victoire*, ces deux *imposteurs* ».

DANS cette nuit de mai 1945, quand passèrent les grandes houles des ovations d'une foule en délire, Elizabeth est au balcon illuminé de Buckingham Palace avec la famille royale, et Churchill est au milieu d'eux, chantre et prophète, héraut de la nation donnant le signe V, ses deux doigts levés en équerre, par quoi l'Angleterre et le roi furent sauvés. Le jour se lève sur Londres en ruine, le palais royal touché, la Chambre des Communes détruite, Saint-Paul émergeant au milieu de la nouvelle Rome. *Proud London*, comme l'appelait Shakespeare. Mais le soleil de gloire s'est levé sur le cœur de l'Angleterre intacte. Elizabeth, la future reine, a dix-huit ans. Elle a fini ses classes ; elle a passé la suprême épreuve et sa leçon d'histoire est terminée ; pour l'oral comme pour l'écrit, Churchill fut pour elle un bon maître et la nation anglaise, une sublime université. Le courage civique, le courage social du peuple anglais et, j'ajouterai, le courage « fiscal » des élites britanniques feront le reste.

L'héritière du trône fait ses débuts dans le monde en pleine vague d'austérité. Sa première robe de bal sera taillée dans une ancienne robe de gala portée par la reine, sa mère, lors de sa visite officielle à Paris en 1938, et les journaux ne se feront pas faute de l'écrire. Il est élégant, il est « fashionable » pour les jeunes filles anglaises, pour les débutantes, de 1946 à 1950, de porter les vieilles robes de leurs mères.

Elizabeth paraît ; en plein régime socialiste, la communauté britannique tout entière s'émeut, s'attendrit, s'émerveille en reconnaissant en elle la rédemptrice qu'elle attend. Une mystérieuse légende, que le moyen âge occidental hérita des moines de l'Orient, nous apprend que la malcontente, la révoltée, l'éternelle sauvage, la bête offensive qui ne se peut apprivoiser, la Licorne des armes d'Albion, ne sera enchaînée et réduite à merci que par une vierge. Ce mythe est beau. Il est universel. La superstitieuse Angleterre, en communion avec les forces surnaturelles qui ont fait son histoire, a cru, quand le mauvais sort s'abattait sur elle, que les mains innocentes de Lilibeth sauraient conjurer le danger, qu'elles auraient le pouvoir de dominer la bête.

QUAND la princesse Elizabeth atteint sa majorité, elle est en Afrique du Sud, avec le roi son père et la reine sa mère. Le jour de ses vingt et un ans est célébré en famille, mais dans un autre hémisphère. Elle s'adresse ce jour-là aux peuples britanniques des cinq continents en un discours direct, inoubliable pour tous ceux qui l'ont entendu — et j'étais du nombre, habitant à cette date dans une maison isolée dans les bois du Hertfordshire, visitée par tous les oiseaux du printemps et par toutes les fleurs de la forêt.

Les ondes portent son message aux extrémités de la terre et dans son île natale. Que dit-elle ? Ceux qui la connaissent depuis qu'elle est née, son proche entourage m'ont affirmé que chaque mot de ce discours est venu d'elle, a été pensé, écrit, réfléchi par elle, dans le secret de son cœur. Et je le crois volontiers. Il est une mélodie intérieure qui ne trompe pas. Et la voix d'une personne, pas plus que les traits de son visage, une fois perçue, ne se laissera ni confondre avec une autre, ni oublier. Cette jeune voix se fit pressante à l'instant du discours où elle s'adressa à ceux de sa génération. Elle parlait à leur jeunesse au nom de sa jeunesse, leur demandant leur aide, leur appui, leurs forces instamment, pour être ajoutée à ses forces et leur ferveur, à sa ferveur, au moment d'affronter ensemble les tâches de la vie. Ce fut comme si son cœur battait le rappel de tous les jeunes cœurs. Et nul doute que lorsqu'elle déclara qu'elle se dédiait au service de la nation entière en ce jour et pour toujours, et jusqu'à la mort, le serment qu'elle faisait ne les lia à elle autant qu'elle se liait à eux.

Et puis ce fut l'amour qui, par sa magie, la transfigura comme la plus humble des jeunes filles. A son retour, en ce beau printemps où les fleurs chantées une à une par Shakespeare apparaissent toutes ensemble dans les campagnes anglaises comme pour composer le bouquet d'Ophélie, un nom surgit et brilla, comme parmi des milliers d'étoiles brillait pour Juliette, dans la nuit de Vérone, le nom de Roméo.

Les accordailles mystérieuses des constellations devinrent publiques. Philippe, le nom secret du bien-aimé, du plus beau des hommes, fut imprimé dans les journaux, prononcé au parlement. Son visage enfin apparut sur tous les écrans. Philippe portait l'uniforme de la marine royale ; il était bien ce marin à qui rêvent toutes les jeunes filles.

Churchill, qui est à la fois le garde de la monarchie et le héros de la nation, lorsque le prochain mariage d'Elizabeth fut annoncé à la Chambre des Communes par le premier ministre socialiste, qui fit applaudir le nom du lieutenant Mountbatten, Churchill, à son tour, prononça une brève allocution au nom de « l'opposition de Sa Majesté », dont il était alors le chef. Il loua cette famille royale dont l'histoire se confond avec celle de la nation depuis tant de siècles et qui donne à l'Angleterre « its' great romance » — son grand roman — depuis les jours d'Edouard le Confesseur.

Il ne manqua pas, en poète qu'il est, de féliciter l'héritière de tant de rois d'avoir choisi pour l'honorer et le chérir comme son époux devant Dieu « this young sailor » — ce jeune marin. C'était bien ce qu'il fallait dire pour que toutes les femmes, jeunes ou vieilles, à travers tout le royaume et dans l'Empire britannique au delà des mers, se reconnaissent dans leur princesse et ratifient son choix.

Et Philippe fut aimé comme l'a aimé depuis toujours et pour toujours celle qui, petite fille sur le pont de commandement du vaisseau royal, reçut, avec son père, le salut de la Grande Flotte à Spithead, à la veille du cataclysme qui faillit engloutir la puissance de l'Angleterre sous les flots de ces mers qu'elle a dominées si longtemps. La voix même d'un cadet, d'un futur officier de marine se mêla ce jour-là aux acclamations qui frappèrent les oreilles de l'enfant royale.

Le couple humain, le bonheur domestique, l'enfant, la famille sont choses sacrées pour l'immense majorité des peuples de langue anglaise. C'est pourquoi l'état de grâce de cette jeune femme, de cette jeune mère, qui a pris sur elle d'assurer le bonheur de tous, n'a fait qu'augmenter jusqu'à cette année marquée par Dieu pour son couronnement.

LE 2 juin, pour vous tous, mes peuples qui m'écoutez, sera un jour de fête et de vacances.

Pour moi, ce sera le jour où, dans l'abbaye, devant l'autel, je renouvellerai mon serment de me consacrer à vous, à votre service, tous les jours de ma vie et jusqu'à ma mort. » Ici, la jeune voix, qui s'adressait à toute la communauté des nations britanniques, en ce jour de Noël 1952, en ce début de règne commencé dans l'absence, dans la douleur de la mort d'un père encore jeune et très aimé, devint si grave qu'il sembla qu'elle allait se briser. Mais elle reprit avec plus de force :

« Je vous prie tous — et quelle que soit la religion à laquelle vous appartenez — de prier pour moi quand ce jour sera venu. »

ILS ont prié pour elle, comme elle les en a priés en ce jour où cette coupe s'est approchée de ses lèvres pour la Communion, où elle a été consacrée et sacrée, où elle a reçu l'onction comme un prêtre, l'hommage comme un roi ; où les quatres épées qui ont un nom ont été portées devant elle : l'épée de l'Etat, l'épée de la Miséricorde, qui s'appelle « Curtana », l'épée de la Justice spirituelle et l'épée de la Justice temporelle ; où ses mains, touchées par l'huile sainte mêlée à la myrrhe des rois mages contenue dans l'or de l'ampoule en forme d'aigle, ont saisi le sceptre, les deux sceptres, celui sommé d'une colombe et celui sommé d'une croix, symbole de douceur et symbole de sacrifice ; où les éperons d'or lui furent apportés pour qu'elle les touche parce qu'elle est la source de tout honneur et que le pouvoir d'armer les chevaliers pour les justes causes et le bon combat émanera d'elle ; à cette heure, en cet instant de tous les instants de sa vie le plus solennel où l'anneau de ses noces spirituelles avec son peuple lui a été passé au doigt, où, ayant été dévêtue de sa cape de maintenance, elle a été revêtue d'une aube, puis d'une étole et enfin du manteau de souveraineté ; où le globe, l'orbe d'or, image de l'unité du monde, surmonté par la croix du Dieu fait homme, a été déposé dans sa main droite ; au moment où la Couronne, l'insigne fardeau, s'est approchée de son front nu, élevée très haut dans les mains de l'archevêque de Canterbury à la vue de ses pairs et des représentants du monde entier et puis alors posée sur sa tête, les trompettes d'argent ont sonné la fanfare pour Elizabeth reconnue sacrée et consacrée, présentée comme Reine Incontestable d'Angleterre, et le cri unanime s'est élevé : « Dieu *sauve* la Reine ! »

CE CHATEAU EST UN DECOR DE SHAKESPEARE : le manoir de Glamis, que représente cette gravure de 1686, date de 1033. On y montre encore la salle où Macbeth aurait assassiné Malcolm. Le premier lord Glamis fut, au XV[e] siècle, Patrick Lyon, arrière-petit-fils de Robert II.

ENFANT, LA REINE MERE ELIZABETH courut dans les longs couloirs du château. La dynastie des Bowes-Lyon, dont elle est issue, fut définitivement constituée en 1767, quand John Lyon, neuvième du nom, comte de Strathmore et Kinghorne, épousa Marie-Eleanor Bowes.

PAR SON ASCENDANCE MATERNELLE, SA MAJESTÉ ELIZABETH II ...

LORSQU'ELLE ETAIT ENCORE LA DUCHESSE D'YORK, l'actuelle reine mère Elizabeth faisait avec les deux petites princesses de longs séjours dans le vieux château familial de Glamis, au porche imposant, où s'était écoulée une partie de sa lune de miel et où plus tard, en 1930, elle devait donner le jour à la princesse Margaret-Rose, cadette d'Elizabeth.

LE ROI GEORGE VI n'était que duc d'York lorsque, en 1923, il épousa Elizabeth Bowes-Lyon.

1926 : la future Elizabeth II vient de naître. Fille du duc et de la duchesse d'York, à qui le trône ne semble nullement promis, elle n'était pas destinée à régner sur la Grande-Bretagne.

... DESCEND DE ROBERT II, PREMIER ROI DE LA DYNASTIE

Robert II of Scotland = Elizabeth d. of Sir Adam Mure of Rowallan
Grandson of Robert I - The Bruce

Princess Johanna Stewart = Sir John Lyon

Sir John Lyon = Elizabeth d. of Sir Patrick Graham

Patrick Lyon (1st. Lord Glamis) = Isabel d. of Sir Walter Ogilvy

Alexander (2nd. Lord Glamis) John (3rd. Lord Glamis) = Elizabeth d of John Scrymgeour William Patrick Elizabeth

John (4th Lord Glamis) = Elizabeth d. of Lord Gray David William George Violetta and 6 other daughters

George (5th Lord Glamis) John (6th Lord Glamis) = Jonet d. of Master of Angus Alexander

John (7th. Lord Glamis) = Janet Keith sister of the 4th Earl Marischal George Margaret Elizabeth

John (8th Lord Glamis) = Elizabeth d of Lord Abernethy Thomas Margaret

Patrick (9th Lord Glamis & 1st. Earl of Kinghorne) = Anne d of Earl of Tullibardine Elizabeth Jean Sibilla

John (2nd Earl of Kinghorne) = Lady Elizabeth Maule d of Earl of Panmure James Frederick Anne Jean

Patrick (3rd. Earl of Strathmore & Kinghorne)) = Lady Helen Middleton
d. of Earl of Middleton
Elizabeth

John (4th Earl of Strathmore) = Lady Elizabeth Stanhope d of Earl of Chesterfield Patrick Charles Grizel Elizabeth

Patrick Philip John Charles (5th Earl) Hendrie (6th Earl) James (7th Earl) Thomas (8th Earl) = Jean d of James Nicholson Helen Mary Catherine

John (9th Earl) = Mary Eleanor d. of George Bowes James Thomas Susan Anne Mary Jane
Surname Bowes assumed.

John (10th Earl) George Thomas (11th. Earl) = Mary d. of George Carpenter Mary Anna Maria

Thomas = Charlotte d. of Joseph Grinstead Mary Sarah

Thomas (12th. Earl) Claude (13th. Earl) = Frances Dora d. of Oswald Smith Charlotte Frances

Claude (14th. Earl) = Nina Cecilia Francis Ernest Herbert Patrick Kenneth Malcolm and Four Daughters
d. of Rev. Charles Cavendish Bentinck.

Patrick John | Alexander Fergus | Michael David | Violet Mary | Rose | Elizabeth = George VI

H.M. QUEEN ELIZABETH II = Philip H.R.H. Princess Margaret Rose

Charles Ann

ÉCOSSAISE DES STUART

UNE PRINCESSE
QUI NE DEVAIT PAS RÉGNER

La destinée de la princesse Elizabeth devait être transformée par l'abdication de son oncle Edouard VIII. Il n'entrait pas dans la pensée du duc d'York, son père, frère cadet du roi, qu'il dût un jour remplacer celui-ci, et il ne supposait pas non plus que sa fille pût être élevée au trône. Or le duc d'York devint S. M. George VI, et dès lors toute l'éducation de la princesse Elizabeth fut orientée de manière à la rendre apte à assumer la charge qui, un jour, serait la sienne.

Elle achevait sa dixième année quand cet événement se produisit, puisqu'elle est née le 21 avril 1926, saluée à son entrée dans le monde par la sonnerie des cloches et par quarante et un coups de canon. A son prénom d'Elizabeth elle joint celui d'Alexandra et celui de Mary, le prénom de sa grand-mère, épouse de George V. Elle fut baptisée avec de l'eau du Jourdain et porta le jour du baptême une robe enrichie de dentelles qui avaient jadis orné une robe de la grande Elizabeth, sa devancière.

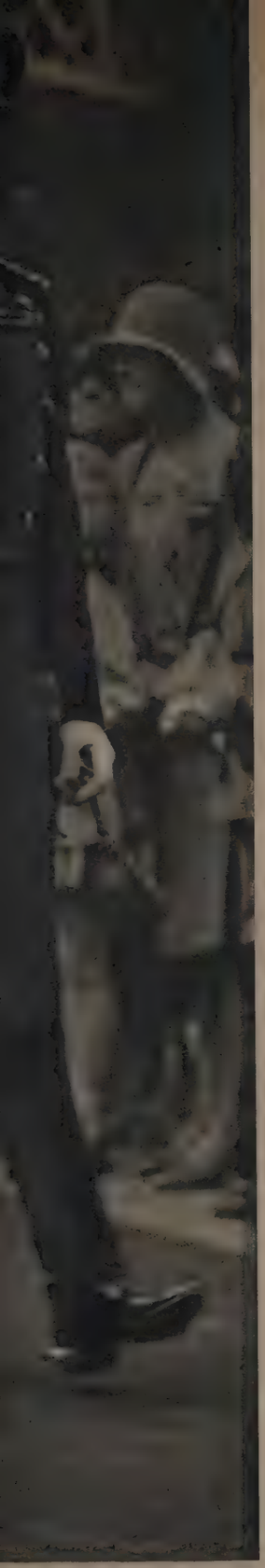
Ses parents veillèrent avec soin sur son éducation, mais elle doit beaucoup aussi à la reine Mary, qui, attentive et sévère, s'employa à polir un caractère où s'affirmaient parfois certaines dispositions à l'entêtement. On connaît cette anecdote, d'ailleurs authentique : la jeune princesse, ayant fait preuve de quelque impatience dans un magasin sous prétexte que « beaucoup de monde attendait sur le trottoir pour la voir », fut réexpédiée au palais par une porte dérobée malgré larmes et protestations.

La princesse Elizabeth apprit rapidement à lire et à écrire, et dès qu'elle fut en possession de ces éléments indispensables sa famille songea à la doter de maîtres chargés de lui donner une instruction appropriée. Elle fut ainsi confiée à deux gouvernantes : l'une, française, Mme de Bellaigue ; l'autre, écossaise, miss Marion Crawford ; celle-ci sortait de l'Université d'Edimbourg. Le programme comprenait, outre l'étude du français, pour lequel la jeune élève avait beaucoup de goût et qu'elle parle du reste fort bien — on a pu s'en rendre compte lors de son séjour à Paris — celle de l'allemand, du latin, de l'histoire, de la géographie, des mathématiques. Plus tard, devenue adolescente, elle complétera ce bagage et sera initiée par des maîtres savants aux sévères arcanes de la politique et du droit.

Elizabeth avait six ans quand elle commença à recevoir cet enseignement, qui la retenait penchée plusieurs heures par jour sur ses livres. Les arts d'agrément ne furent point, pour autant, négligés. Elle apprit le dessin ; et aussi la musique, à laquelle elle fut formée par miss Mabel Landa, une élève de Théodore Leschetizky, qui avait été lui-même le professeur de Paderewski. La princesse avait des dispositions pour la musique, se mettant volontiers au piano et chantant agréablement. Comme il est de règle dans l'éducation britannique les exercices corporels furent aussi à l'honneur. La princesse montre une prédilection pour certains sports, notamment pour le patinage et pour la natation. Mais c'est surtout une excellente cavalière ; elle n'avait guère plus de huit ans qu'elle galopait dans le parc de Windsor sur son poney favori, don de son grand-père George V.

A l'avènement de son père, il fut un instant question d'envoyer la princesse dans une université. On renonça finalement à ce projet et son éducation se poursuivit au palais. Elle atteignit ainsi sa treizième année, moment où elle devint officiellement une grande jeune fille puisque, pour la première fois, son nom fut cité dans la circulaire qui mentionne les personnalités de la cour. Quelques mois plus tard la guerre éclatait.

Ci-dessous : **deux photographies de la future reine à un âge où elle ne pensait certes point aux grand**
mois ; à droite, **à deux ans et demi.** Ci-dessus : **la jeune princesse vient, avec sa grand-mère la reine M**
parade du « Royal Tournament ». En bas, à droite : **la princesse Elizabeth à quatre ans. Elle commence à rec**



A gauche : Elizabeth à quinze
l'assister, en mai 1930, à la
es leçons d'une gouvernante.

La poupée choyée et dorlotée n'empêche pas des jeux plus hardis, comme le montre la photographie ci-contre d'Elizabeth, alors âgée de six ans, et de sa sœur, dans la nursery, meublée et décorée d'agréable façon par la reine. D'ailleurs la princesse est une écuyère-née. De bonne heure elle apprenait à monter sous la direction d'un « riding master » et à neuf ans elle conduisait son poney dans le parc de Windsor (ci-dessous).

En compagnie de ses deux « corgis » favoris, qu'elle avait elle-même élevés et soignés dans sa petite maison miniature de Windsor Lodge, offerte aux petites princesses par le pays de Galles, Elizabeth, qui a dix ans, joue dans le jardin de la résidence de ses parents, le duc et la duchesse d'York, 145 Piccadilly. Toute la famille aime beaucoup les animaux, et le groupe ci-dessous montre parents et enfants se distrayant avec leurs chiens familiers.

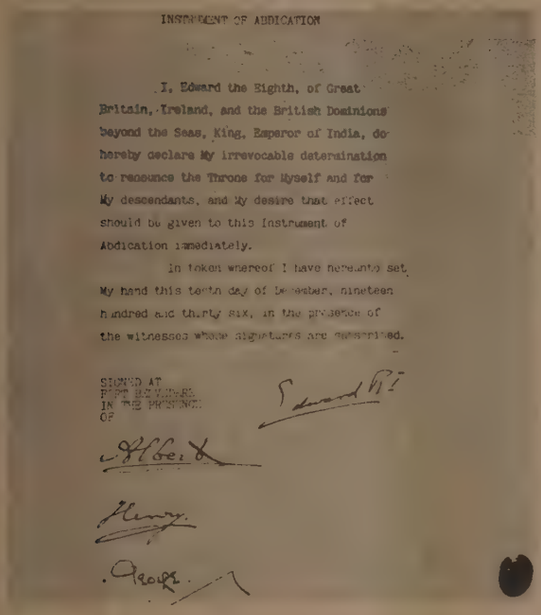
LA PRINCESSE ELIZABETH ENFANT

D'APRÈS UNE PEINTURE DE PHILIP A. DE LASZLO

LE 10 DÉCEMBRE 1936
ABDICATION D'ÉDOUARD VIII

ELIZABETH
DEVIENT HÉRITIÈRE PRÉSOMPTIVE

VOICI L'ACTE par lequel Edouard VIII, renonçant définitivement à régner, laissa le trône au duc d'York, son frère, qui allait devenir George VI, ce qui faisait d'Elizabeth, alors âgée de onze ans, une princesse héritière.



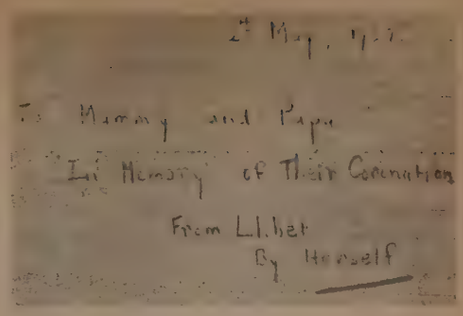
INSTRUMENT OF ABDICATION

I, Edward the Eighth, of Great Britain, Ireland, and the British Dominions beyond the Seas, King, Emperor of India, do hereby declare My irrevocable determination to renounce the Throne for Myself and for My descendants, and My desire that effect should be given to this Instrument of Abdication immediately.

In token whereof I have hereunto set My hand this tenth day of December, nineteen hundred and thirty six, in the presence of the witnesses whose signatures are subscribed.

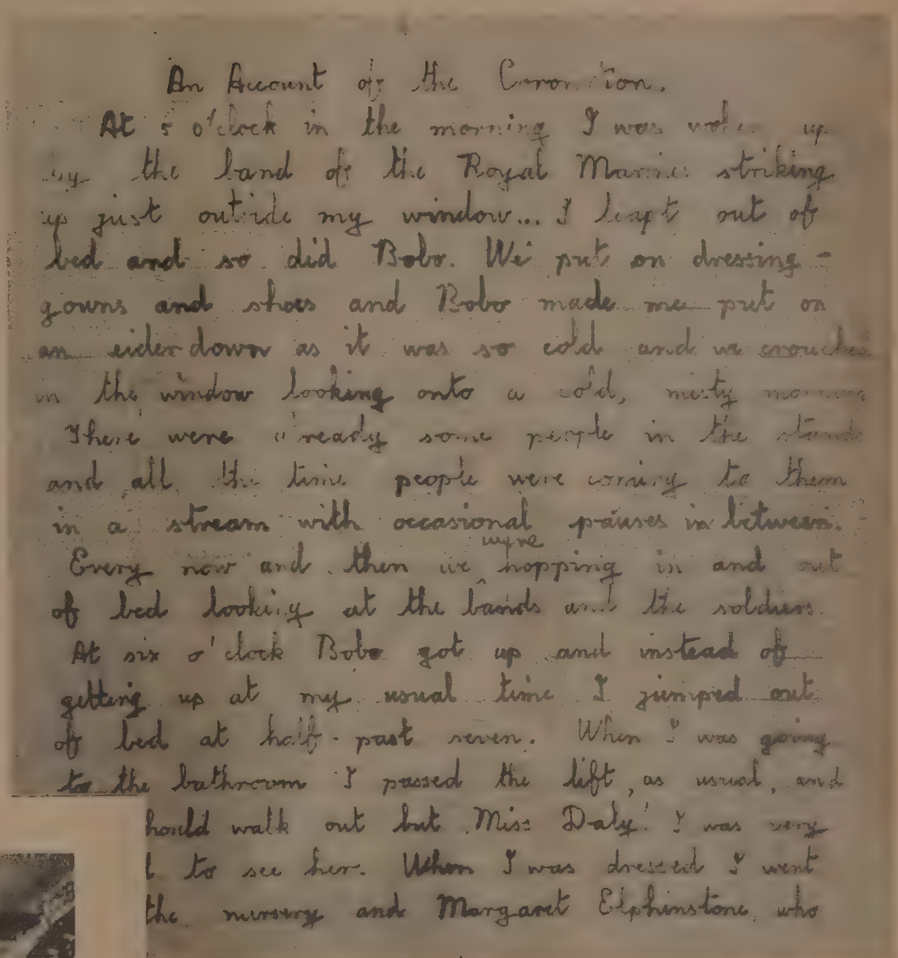
SIGNED AT
FORT BELVEDERE
IN THE PRESENCE
OF

« Pour maman et papa, en souvenir de leur couronnement ». Le récit de Lilibet, « par elle-même », précise la suscription, fut en effet écrit par la princesse, au crayon rouge, sur un modeste cahier d'écolière le jour même de la cérémonie. Ce cahier est maintenant conservé dans la bibliothèque royale de Windsor. La première page, que nous reproduisons ci-dessous, raconte comment Elizabeth et sa nurse « Bobo » furent réveillées dès 5 heures du matin par la musique des Marines. Elles coururent à la fenêtre et virent arriver la foule. Le temps, constate Lilibet, était froid et brumeux.



2nd May, 1937.

To Mummy and Papa
In Memory of Their Coronation
From Lilibet
By Herself



An Account of the Coronation.

At 5 o'clock in the morning I was woken up by the band of the Royal Marines striking up just outside my window... I leapt out of bed and so did Bobo. We put on dressing-gowns and shoes and Bobo made me put on an eider-down as it was so cold and we scrouched in the window looking onto a cold, misty morning. There were already some people in the stands and all the time people were coming to them in a stream with occasional pauses in between. Every now and then we hopping in and out of bed looking at the bands and the soldiers. At six o'clock Bobo got up and instead of getting up at my usual time I jumped out of bed at half-past seven. When I was going to the bathroom I passed the lift, as usual, and should walk out but Miss Daly! I was very glad to see her. When I was dressed I went to the nursery and Margaret Elphinstone who

12 MAI 1937. La petite princesse Elizabeth, descendant de son carrosse, est accueillie par le duc de Norfolk, maréchal de la cour, à l'abbaye de Westminster, où elle assistera au couronnement de son père. A droite : la famille royale réunie à Buckingham Palace après la cérémonie de Westminster. Autour de S. M. George VI, la reine Elizabeth, les deux petites princesses, Elizabeth et Margaret-Rose, la reine mère Mary, ayant à sa droite le duc, la duchesse de Gloucester et la princesse royale Mary. A la gauche de la reine Elizabeth, le duc, la duchesse de Kent et S. M. la reine de Norvège.

Peu de temps avant son accession au trône, la princesse Elizabeth, en toilette de gala, pénètre (ci-contre) **dans une salle londonienne où elle va assister à la présentation d'un film.**

La famille royale, en 1942, dans le salon de Royal Lodge durant un séjour de vacances.

LES ANNÉES DE GUERRE D'UNE PRINCESSE ROYALE

Lorsque survint la guerre de 1940, le roi George VI voulut d'abord tenir ses enfants à l'écart des dangers possibles. Pendant les premières années du conflit mondial, la jeune princesse, de même que toutes les dames de l'aristocratie britannique, ne porta plus que ces robes de couleur bleue qu'on appelait alors en Angleterre des « vêtements d'utilité ». Et, malgré son jeune âge, elle accompagnait ses parents dans les nombreuses visites qu'ils accomplissaient pour aller porter aux populations durement éprouvées par les circonstances le réconfort de leur présence. Au côté de la reine Elizabeth, elle s'intéressa aux nombreuses œuvres de bienfaisance, particulièrement à celles qui avaient été instituées en faveur des enfants des combattants. Cependant, la princesse voulait faire plus encore. Et lorsque, en 1942, elle eut atteint sa seizième année, elle obtint de son père l'autorisation de s'engager dans le service auxiliaire féminin. Elle tint à faire abstraction de son rang et à assumer les besognes même pénibles qui s'offraient à son activité. Elle servit notamment en qualité de conducteur de camion, et sa gentillesse, sa bonne humeur lui valurent la sympathie de toutes celles qui l'entouraient. Dans ce corps auxiliaire elle obtint le grade de capitaine. Vers la fin de la guerre George VI tint à associer plus étroitement sa fille aînée — qu'il avait entre temps nommée colonel de la Garde — aux responsabilités du pouvoir. C'est ainsi que lorsque le roi se rendit en Italie l'acte de Régence fut amendé de manière que la princesse pût, le cas échéant, agir au nom du souverain absent. Et quand, la victoire acquise, la famille royale parut au balcon de Buckingham Palace pour y recevoir avec Winston Churchill les ovations du peuple britannique, la princesse put se rendre le témoignage qu'elle avait fait tout son devoir.

Pendant la guerre, la princesse servit volontairement dans les auxiliaires féminins, où elle devint officier. Ci-dessus : elle s'initie, avec deux camarades, aux mystères de la carburation. Ci-dessous : au balcon du palais de Buckingham, le roi, la reine et les princesses, en compagnie de M. Winston Churchill, saluent la foule le 8 mai 1945, jour de la Victoire.

La princesse Elizabeth a toujours eu un goût très vif pour la musique classique. Elle a d'ailleurs obtenu, à l'Université de Londres, le grade de « Bachelor of Music ».

Selon la volonté de son père, la princesse fut associée à la vie officielle. Ci-dessus : à Westminster Abbey, elle s'entretient avec un prélat. Ci-dessous : ayant près d'elle le major général sir Clive Little, elle visite le « Royal Hospital » de Chelsea.

L'HÉRITIÈRE PRÉSOMPTIVE

Promue colonel des « Horse Guards », la princesse héritière préside, en 1949, à une parade militaire, sur son cheval, Winston, en compagnie de S. A. R. le duc de Gloucester, son oncle.

Le studio de la princesse Elizabeth à Buckingham Palace était aménagé avec beaucoup de goût et sa table de travail toujours parée de ses fleurs préférées.

SES DISTRACTIONS

Philatéliste à ses heures, la jeune Altesse aimait aussi la danse. On la voit, ci-dessous, à Grosvenor House en 1946 au cours d'un bal écossais particulièrement brillant.

Avec sa sœur, elle est demoiselle d'honneur au mariage de la fille de l'amiral Mountbatten. Ci-dessous : sur le pont du Vanguard, toutes deux prennent part aux jeux des « midships ».

SES VOYAGES

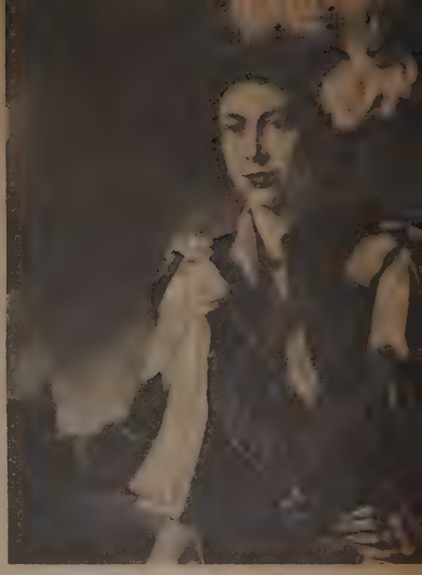
La famille royale pendant sa randonnée en Afrique du Sud, en 1947. A Umtata, les souverains et les princesses arrivent en voiture pour recevoir le loyal hommage des chefs indigènes.

Les fiançailles viennent d'être annoncées, et le sourire des futurs époux n'a certes rien de conventionnel !

ELIZABETH ET PHILIP

En 1947 la princesse Elizabeth accompagna sès parents en Afrique du Sud. Pendant la visite royale dans ce pays, la personnalité de la jeune fille eut l'occasion de s'affirmer. L'allocution radiodiffusée qu'elle prononça à Capetown pour son vingt et unième anniversaire en s'adressant plus spécialement à la jeunesse produisit dans tout le Commonwealth une profonde impression. Au retour de ce voyage, les Britanniques apprirent avec joie les fiançailles de la princesse Elizabeth. Le 20 novembre 1947 à l'abbaye de Westminster fut célébré son mariage avec le fils du prince André de Grèce, Philippe Mountbatten, qui reçut à cette occasion le titre de duc d'Edimbourg.

Le château de Windlesham Moor, dans le Surrey, fut la résidence des jeunes époux après leur mariage. Ci-contre : le portrait officiel du couple princier.

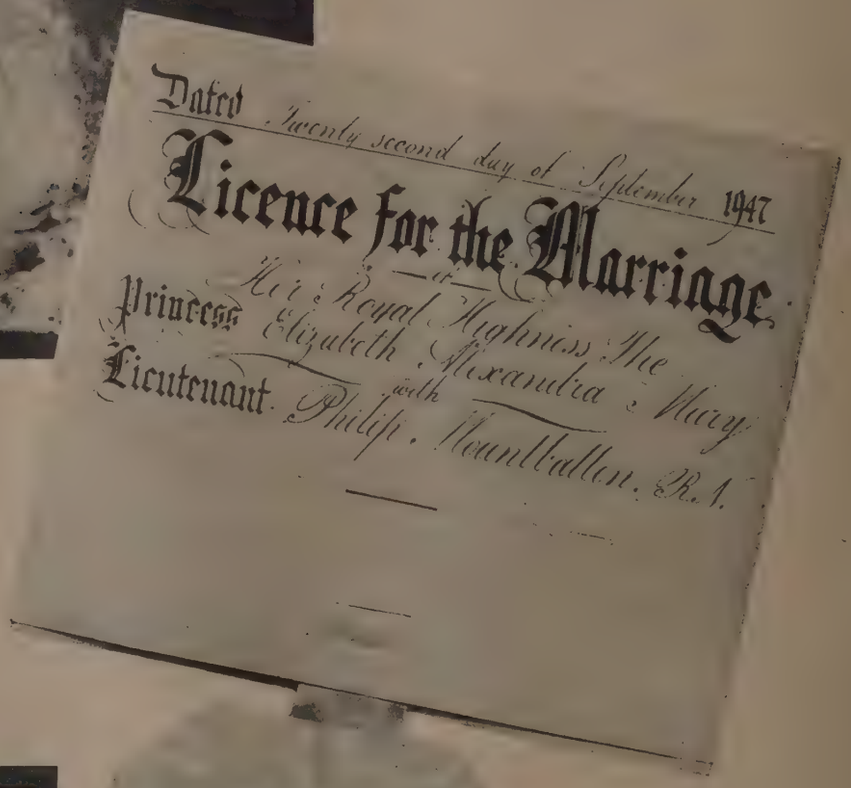


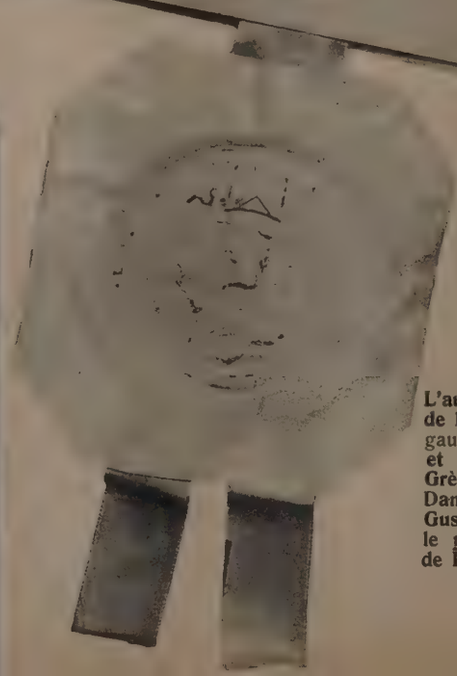
Portraits officiels du duc d'Edimbourg et de la princesse Elizabeth, par sir Oswald Birley.

UN MARIAGE D'AMOUR

Après la cérémonie nuptiale de Westminster, le couple princier gagne Buckingham Palace dans le « carrosse de verre ». Ci-dessus : la princesse est acclamée à Trafalgar Square, tandis qu'elle se rend en compagnie du roi George VI à l'abbaye de Westminster.

LONDRES ACCLAME LE COUPLE PRINCIER





L'autorisation de mariage, avec le sceau de la Faculté (22 septembre 1947). A gauche, au mariage, la famille royale et ses hôtes : le roi et la reine de Grèce, les rois de Norvège et de Danemark, le prince héritier de Suède, Gustave-Adolphe, la reine Juliana et le prince Bernhard, le prince Albert de Liège, l'ex-roi Michel de Roumanie.

Dès leur arrivée, LL. AA. RR. apportent à l'Arc de Triomphe leur hommage au Soldat inconnu.

Précédés de M. Dumaine, chef du protocole, la princesse et le duc arrivent au dîner de l'Elysée.

M. Pierre de Gaulle, président du conseil muni cipal, accueille la princesse à l'hôtel Lauzun

Vêtue d'une robe chartreuse et coiffée de paille, la princesse Elizabeth visite longuement Versailles.

Le dimanche, le couple princier devait assister à un service religieux à l'église anglicane.

Les souvenirs historiques du château de Fontaine- bleau avaient intéressé vivement la visiteuse

Dans la loge présidentielle, à l'Opéra, où un spectacle de ballets était offert aux Altesses.

Au musée Galliera, la princesse, inaugurant une exposition, prononce, en français, son discours.

Nos hôtes se réservèrent quelque liberté pour dîner au restaurant et passer la soirée dans un cabaret.

L'ACCUEIL DE PARIS AUX ALTESSES ROYALES

Le choix de la France par la future reine de Grande-Bretagne pour son premier voyage dans un pays étranger à l'Empire britannique toucha profondément notre pays. Aussi la princesse Elizabeth et son époux reçurent-ils de Paris, en mai 1948, un accueil plus que chaleureux. La princesse sut d'ailleurs, en toute circonstance, trouver les termes appropriés pour exprimer la sympathie qu'elle ressentait pour notre pays et pour traduire les sentiments de la grande nation qu'elle représentait. En particulier au cours de l'allocution qu'elle prononça à la réception donnée au musée Galliera, où était inaugurée une exposition franco-anglaise, la princesse, s'exprimant en français avec une parfaite aisance, sut dépasser le ton protocolaire en usage dans ces manifestations pour présenter de substantielles et affectueuses considérations sur les relations entre nos deux pays. Cette maturité d'esprit fut vivement appréciée par les nombreuses personnalités politiques et diplomatiques présentes. Les paroles de la princesse constituaient la meilleure introduction à un séjour dont la population parisienne a conservé le souvenir.

A Edimbourg, félicitations à William Dunhal, un virtuose de la cornemuse.

La princesse et le major David Butters au cours d'un souper de bienfaisance.

Dévoilant le monument de l'Artillerie au Memorial de guerre de Hyde Park.

A bord d'une locomotive nouveau modèle, mise en service aux usines de Swindon.

Avant un grand dîner offert au Guildhall pour le lancement du Fonds de solidarité, la princesse héritière serre la main de M. Winston Churchill.

SUR LES MARCHES DU TRÔNE

La santé du roi George VI, depuis longtemps déficiente, allait lui interdire pratiquement l'exercice public d'une charge qui désormais pesait trop lourd à ses épaules. Son amour filial autant que son devoir de princesse héritière commandaient à Elizabeth d'accepter de représenter son père dans les manifestations sociales, économiques, militaires et mondaines auxquelles le souverain se trouvait invité. C'est elle qui devait également s'acquitter des promesses que le roi George VI avait faites aux peuples du Commonwealth, en le suppléant dans les voyages qu'il devait accomplir au Canada, en Australie et en Afrique. Et partout les populations de la Couronne se félicitaient de voir combien la jeune princesse apportait de compréhension et de grâce dans l'exercice de ses devoirs publics.

En juin 1951, George VI, malade, se fait représenter par la princ Elizabeth à la grande parade des grenadiers « Trooping the colour

Au Canada la princesse eut l'occasion de voir la voiture dans laqu son aïeul Edouard VII avait parcouru le pays.

LES CÉRÉMONIES DU COURONNEMENT

PAGE DE DROITE : Couronnée par l'archevêque de Canterbury, Sa Majesté reçoit l'hommage de ses féaux, S. A. R. Philip d'Edimbourg et les princes du sang en tête.

LES ATTRIBUTS DU SACRE

PAGE SUIVANTE : 1° la couronne de saint Edouard, en or et pierres précieuses, que la souveraine a portée durant le sacre ; 2° la couronne impériale, qu'elle a ceinte ensuite, s'orne de 2.783 diamants, 277 perles, 17 saphirs, 11 émeraudes et 5 rubis ; 3° l'orbe d'or, orné de pierreries, est surmonté d'une croix de diamants, signe de la suprématie du spirituel sur le temporel ; 4° le sceptre de Puissance et de Justice, que S. M. la reine tenait en sa main droite, avec son diamant de 516 carats : l'Etoile d'Afrique.

LES PRÉROGATIVES ROYALES

PAR ANDRÉ MAUROIS,

de l'Académie française.

LA Grande-Bretagne, les Dominions au delà des mers et les colonies de la Couronne sont gouvernés non *par* la reine, mais *au nom* de la reine. Le gouvernement est le gouvernement de Sa Majesté ; l'armée et la marine sont au service de Sa Majesté ; toute propriété de l'Etat est propriété de Sa Majesté. Telle est la fiction ; en réalité le souverain ne peut agir que sur l'avis de ses ministres, et il ne peut refuser de faire ce que le premier ministre lui demande après un vote favorable du parlement.

Le paradoxe est que rois et reines d'Angleterre ont eu bien plus de puissance réelle depuis que leurs prérogatives ont été réduites, en apparence, à peu de chose. Au temps où le roi (ou la reine) gouvernait en personne, il était naturellement tenu pour responsable par l'opinion publique. Il devenait, qu'il le voulût ou non, l'instrument d'un parti. Cela faisait de lui, si ce parti échouait, la victime d'une opposition triomphante. Charles I^er^ perdait sa tête, Jacques II, son trône. Aujourd'hui, en cas d'échec d'une politique, les ministres changent, la reine demeure. Elizabeth II est adorée de ses sujets, conservateurs, libéraux ou travaillistes, au delà des classes ou des partis. Tant que le souverain respecte la coutume et accepte d'agir conformément aux conseils de son gouvernement, il est intangible.

« La monarchie, a écrit sir Harold Nicolson, est regardée par les peuples de cette île, de la communauté britannique et de l'Empire comme l'aimant du loyalisme, l'emblème de l'union, le symbole de la continuité et l'incarnation du sentiment national. »

Cette belle phrase dit tout en quelques mots.

Aimant du loyalisme. Oui, certes, car il est plus facile pour la plupart des êtres humains de donner leur allégeance à une personne qu'à un principe abstrait. Et mieux encore si cette personne est une reine, qu'elle soit jeune et gracieuse comme Elizabeth II, ou vénérable et vénérée comme était Victoria. Un sentiment chevaleresque se mêle alors au respect. La monarchie, aux yeux du peuple anglais, c'est avant tout une famille sur le trône. Une famille en qui se puissent incarner les sentiments les plus naturels et les plus vifs de l'humanité. Une famille qui puisse devenir celle de tous. Une famille dont les deuils et les joies scanderont la vie du pays et qui offrira de parfaits exemples de bonheur conjugal, d'amour paternel et filial, de dévouement au devoir, de soumission aux lois. Le roi George V et la reine Mary, le roi George VI et la reine Elizabeth furent, la reine Elizabeth II et le duc d'Edimbourg sont aujourd'hui de telles figures exemplaires. D'où le loyalisme de tous.

Emblème d'union. Là sera le rôle capital de la reine. C'est, en effet, le caractère original de la communauté britannique que d'être formée de pays qui tiennent à conserver leur indépendance totale. Les parlements du Canada, de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande, de l'Inde, de l'Afrique du Sud ont le droit absolu de faire leurs lois comme ils l'entendent et de ne tenir aucun compte, si telle est leur volonté, de celles du Royaume-Uni. Leurs premiers ministres ne sont en rien subordonnés au premier ministre de l'Angleterre. Mais tous reconnaissent que la Reine est leur reine. Entre des peuples si éloignés les uns des autres et qui tiennent à maintenir les rapports historiques qui ont fait leur grandeur et leur force, cette jeune femme souriante est le seul lien visible et tangible.

Symbole de continuité. Y a-t-il en effet plus bel exemple de continuité que la monarchie britannique ? Elle observe encore des traditions qui ont été les siennes depuis des siècles. Pourquoi, le jour du couronnement, ces carrosses, ce sceptre et cette couronne ? Pourquoi ce trône, dans lequel est enchâssée la pierre magique de Scone ? Pourquoi cette proclamation aux quatre points cardinaux ? Parce que telle est la tradition et parce que ce sera, pour la reine, une force incomparable que d'être appuyée à la fois par l'histoire, par l'Eglise et par le peuple unanime. Et non seulement Elizabeth II continue une longue

lignée de rois et de reines, mais elle continuera d'être présente en toutes circonstances, heureuses ou malheureuses, de la vie nationale. C'est vers elle, vers le balcon de son palais que se porteront les foules aux jours glorieux ou tragiques. La reine est la nation incarnée.

TEL est son rôle symbolique. Quel rôle actif garde-t-elle dans la vie politique ? « Elle garde, a dit le grand juriste anglais Bagehot, le droit de savoir, le droit d'encourager, le droit d'avertir, et aucun souverain sage n'en souhaiterait d'autres. »

Le droit de savoir. Les ministres ont le devoir de tenir la souveraine au courant de tout ce qui se passe, et jusque dans les colonies les plus lointaines. Une fois par semaine, le premier ministre vient proposer à la reine des nominations, des changements, des permutations et, en certains moments de l'année, des listes de titres et de décorations. Encore une fois, la reine ne peut s'obstiner contre la volonté du premier ministre, mais en fait le premier ministre s'habitue vite à tenir compte du jugement du souverain. Celui-ci, étant seul stable, connaît mieux que personne les affaires. Il a pu les suivre sous des cabinets différents. Sa connaissance parfaite de toutes choses lui assure un pouvoir réel.

Le droit d'avertir. Sans refuser de signer une loi, un ordre ou une nomination, le souverain peut indiquer qu'il désapprouve la décision et la tient pour dangereuse. Il peut demander un délai, pour donner au cabinet le temps de réfléchir. Bien souvent de tels avertissements ont été écoutés. La reine Victoria freina utilement lord Salisbury au temps de Fachoda. Le roi Edouard VII fut l'un des premiers à comprendre, vers 1903, qu'un rapprochement avec la France était possible et nécessaire. Le roi George V, comme on peut le voir dans le beau livre de Nicolson, exerça plus d'une fois une influence utile, tant en politique intérieure qu'extérieure.

Le droit d'encourager. L'approbation du souverain est, pour les ministres comme pour le pays tout entier, le plus précieux des encouragements. Pendant les dangers que courut l'Angleterre, de 1940 à 1945, la constante force d'âme du couple royal (George VI et Elizabeth) contribua grandement à maintenir le moral. Le roi et la reine acceptaient le risque ; c'était donc que tous pouvaient et devaient l'accepter. Le roi et la reine donnaient l'exemple de l'austérité et du rationnement ; ils fortifiaient ainsi la résolution de leurs sujets. Pendant la pénible guerre du Transvaal la fermeté de la vieille reine Victoria étaya celle du cabinet. La reine Elizabeth II, élevée par des parents qui ont fait, avec une parfaite abnégation, ce beau métier de roi, saura se servir, elle aussi, du droit de savoir, du droit d'encourager et du droit d'avertir.

IL existe un cas où la reine peut, dans certaines limites, exercer sa prérogative sans prendre conseil du premier ministre. C'est quand il s'agit de remplacer ce Premier lui-même. Le plus souvent, le choix du successeur est imposé par la situation politique. Si le cabinet est tombé à la suite d'une élection, le *leader* de l'opposition sera appelé presque automatiquement. Si le ministère a été renversé au parlement, le chef de la coalition victorieuse aura des droits. Toutefois on peut concevoir des circonstances où subsiste une certaine marge d'hésitation, donc de libre choix.

Il est arrivé, par exemple, que le *leader* officiel d'un parti ne fût pas souhaité pour Premier par ses propres troupes. Dans ce cas, le roi (ou la reine) doit faire preuve d'autorité et de jugement. Ce fut ainsi qu'en 1894, Mr. Gladstone ayant démissionné, la reine Victoria préféra lord Rosebery à sir William Harcourt et qu'en 1923 le roi George V, après la démission (pour raison de santé) de Mr. Bonar Law, conservateur, appela non lord Curzon, qui se croyait déjà certain du pouvoir, mais un obscur inconnu, Mr. Stanley Baldwin. Décision plus hardie encore : dans des circonstances difficiles, en 1931, le roi prit l'initiative de suggérer un gouvernement d'union nationale formé par Ramsay Mac Donald, travailliste, et fut approuvé par le parlement et par l'opinion publique. Cet exercice de la prérogative ne présente d'ailleurs aucun danger pour les libertés du pays, car si le choix du souverain n'était pas celui des Communes, le cabinet serait aussitôt renversé.

Quant au droit de déclarer la guerre, s'il appartient théoriquement au souverain, il est exercé en fait par le parlement. Le droit de grâce est subordonné à un avis du *Home Secretary* (ministre de l'Intérieur). La reine pourrait, de sa propre autorité, conférer des « honneurs », c'est-à-dire faire des pairs, des baronnets et des chevaliers. En réalité, elle s'entend avec le premier ministre, mais, sur de tels sujets, ses répugnances ou préférences sont d'un grand poids. Quant à l'Eglise d'Angleterre, en vertu des Actes de Suprématie et d'Uniformité, le souverain en est le chef suprême. C'est là une raison de plus pour que l'Angleterre exige de la famille royale des vertus représentatives. La cérémonie de Westminster a confirmé le caractère religieux et national de la reine « ointe et couronnée ». Elle n'aura, pour en être digne, qu'à imiter les grands exemples donnés par sa famille.

Douloureuse sous ses longs voiles de deuil, la jeune reine suit le convoi du roi défunt George VI, dont la dépouille va être transportée de Sandringham à Westminster Hall...

LE ROI EST MORT...

Atteint d'un mal cruel, contre lequel il luttait courageusement, le roi George VI laissait peu à peu la princesse Elizabeth s'acquitter des obligations normalement dévolues au souverain en Angleterre et à travers le Commonwealth. Le 31 janvier 1952, il accompagnait la princesse à l'aérodrome d'où elle partait, en son lieu et place, pour un voyage à travers l'Afrique noire. L'adieu qu'il adressait à sa fille était, hélas ! définitif. Le 7 février suivant, c'est une reine de vingt-six ans, en grand deuil, que l'avion ramenait du Kenya, où la nouvelle de la mort du roi l'avait surprise alors qu'aux environs de Nairobi elle passait la nuit dans un baobab pour contempler les fauves en liberté. Elizabeth passa la première journée de son règne dans Londres, où les canons tonnaient en signe de deuil et où les hérauts d'armes proclamaient l'avènement de Sa Majesté Elizabeth II, soixante-quatrième de la lignée des souverains britanniques.

... VIVE LA REINE !

... Mais le peuple britannique veut voir sa nouvelle souveraine qui, traversant sa bonne ville de Londres dans le carrosse royal, sera l'objet de chaleureuses acclamations.

La proclamation d'accession au trône de S. M. Elizabeth II est lue, selon la tradition, aux quatre points historiques de Londres. Au balcon du palais de Saint-James, cet honneur échoit au roi d'armes Sir George Bellew, entouré des hérauts en grand uniforme.

A Charing-Cross, c'est le héraut de Lancaster, A. G. B. Russell, qui, revêtu de sa tenue traditionnelle, proclame devant le micro l'avènement de Sa Majesté la Reine.

Sur les marches du Royal Exchange, les hérauts d'armes lancent une triple acclamation en l'honneur de la reine que vient de proclamer Sir Arthur Cochrane, clarenceux (roi d'armes).

Au château de Windsor avec les grenadiers de la Garde, dont elle fut colonel.

SA MAJESTÉ ELIZABETH II

S. M. Elizabeth rentre de Marlborough House, où elle vient d'assister aux derniers moments de la reine Mary, qui l'initia à son métier de souveraine.

La reine va passer en revue les Life Guards et le Horse Guards de la Maison royale.

La reine visite, à Londres, un hôpital d'enfant

Ci-dessous : au jumping elle remet le trophée d vainqueur au lieutenant-colonel Llewellyn, une de plus fines cravaches de Grande-Bretagne.

Philip Mountbatten est né du prince André de Grèce et de la princesse Alice de Battenberg (ici, en 1903, après leur mariage). Son père mourut à Monte-Carlo en 1944. Sa mère s'était retirée dans un couvent de l'île Tinos.

Né à Corfou le 10 janvier 1921, le prince Philip devait passer sa prime enfance en Angleterre d'abord, où il est photographié (ci-dessus, à gauche) **à l'âge de douze mois, puis aux environs de Paris, où l'on voit le jeune Philip** (à gauche sur la photographie de droite) **s'exerçant au tir à l'arc avec ses compagnons de jeu, dans le parc de l'institution où il commença ses études.**

Le prince de Grèce et de Danemark, Philip Mountbatten, a écrit un de ses biographes, n'est resté que les trois premiers mois de sa vie dans l'île de Corfou et il n'est jamais allé au Danemark. Il ne parle ni le grec ni le danois. Il a l'air typiquement anglais. »

De fait, celui qui est devenu l'époux de Sa Très Gracieuse Majesté Britannique a passé en Grande-Bretagne la plus grande partie de sa vie. Il est grand, il a les cheveux blonds, les yeux bleu clair. Il parle anglais avec le pur accent britannique. Et c'est dans la marine britannique qu'il a servi.

Son oncle, Louis Mountbatten, qui se chargea de son éducation, voulut qu'il fût élevé de la manière virile convenable à la préparation de la carrière de marin vers laquelle de bonne heure le jeune Philip se sentit attiré. Il fréquenta d'abord l'école de Gordonstown, près d'Elgin, en Ecosse. Le directeur, un certain Kurt Hahn, menait rudement ses élèves. Il leur faisait jouer Shakespeare et les astreignait en même temps aux plus violents exercices physiques. A ce régime Philip devint un véritable athlète, fort populaire du reste parmi ses condisciples, comme il devait l'être parmi ses camarades de l'Ecole navale de Dartmouth, où il se classa comme le meilleur des cadets dans toutes les branches. Midship en 1940, il servit sur divers bâtiments avant de passer sur le cuirassé *Valiant*. Sa conduite à la bataille du cap Matapan lui valut d'être cité à l'ordre de l'armée de mer. Il prit part ensuite au débarquement de Sicile, puis servit comme aide de camp de son oncle lors de la reddition japonaise dans la baie de Tokio.

Loin de ses parents, qui vivaient au bord de la Méditerranée, Philip fut placé ensuite comme pupille à l'école Salem, dans le duché de Bade. Lors de l'avènement de Hitler, l'école fut transférée en Ecosse, à Gordonstown. C'est là qu'au cours d'une fête il figura (photographie de gauche) **un roi mage dans une scène de la Nativité et tint** (à droite) **le rôle de Donalbain dans « Macbeth ».**

PHILIP MOUNTBATTEN

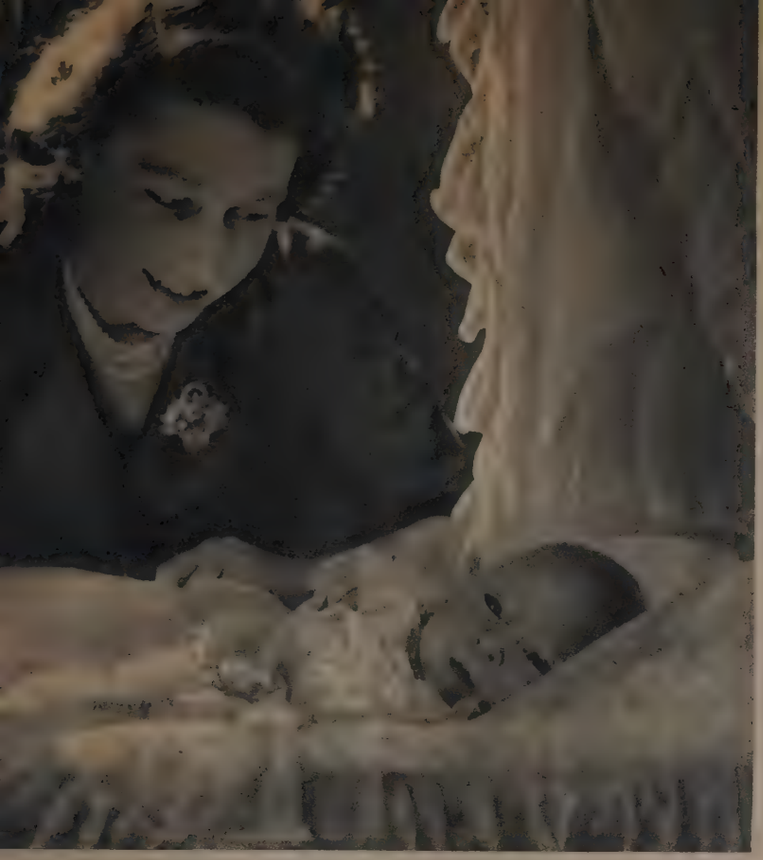
Le peuple britannique a tout de suite accueilli avec faveur le séduisant mari de la princesse héritière. Gai, actif, intelligent, instruit, il a prononcé devant l'Association pour l'avancement des sciences un discours extrêmement remarqué — il est vite devenu populaire. George VI, en le faisant Altesse Royale la veille de son mariage, lui a conféré l'Ordre de la Jarretière et l'a créé duc d'Edimbourg, comte de Merioneth et baron de Greenwich. Mais les titres n'ont point entamé la simplicité de Philip Mountbatten, qui a introduit dans la vie de la Cour, soumise à une méticuleuse étiquette, un ton moins compassé et qui par son assurance a aidé son épouse à se libérer d'une certaine timidité qui apportait parfois quelque gêne dans ses rapports avec le public.

Tout en se préparant à la carrière navale au collège royal de Dartmouth, Philip pratiquait assidûment les sports. On le voit, à gauche, **jouant au cricket au centre d'entraînement des officiers mariniers, à Corsham. La princesse Elizabeth, son épouse, ayant accédé au trône, il s'intéresse aux activités sociales et, visitant les charbonnages du Lancashire,** à droite, **il va descendre dans la mine pour s'initier au dur labeur des « travailleurs du fond ».**

ALTESSE ROYALE ET DUC D'EDIMBOURG

Si le duc d'Edimbourg a dû renoncer à la carrière active d'officier de marine qu'il avait embrassée par vocation, il n'en continue pas moins à manifester une grande activité physique, pratiquant la plupart des sports. S'intéressant vivement à l'aviation, il a tenu à passer son brevet de pilote. La Reine l'a récemment promu aux plus hauts grades des armées de terre, de mer et de l'air, dont il pourra porter les uniformes dans les cérémonies. Le capitaine de frégate est promu amiral, et sur l'avion du pilote de la R. A. F. se détachent les étoiles de maréchal de l'Air.

Couronnée en 1837, la grande reine Victoria (1819-1901) avait, elle aussi, fait un mariage d'amour en prenant comme époux, en 1840, son cousin germain le prince Albert de Saxe-Cobourg, auquel elle fit donner en 1842 le titre de prince consort. Lorsque celui-ci mourut, à quarante-deux ans, la reine Victoria, inconsolable, prit le deuil, qu'elle devait garder sa vie durant. S. A. R. Philip, duc d'Edimbourg, remplit à son tour le rôle de conseiller confident et de collaborateur intime de S. M. la reine Elizabeth, dont il partage les soucis et les préoccupations. Mais il ne dispose encore d'aucun pouvoir officiel.

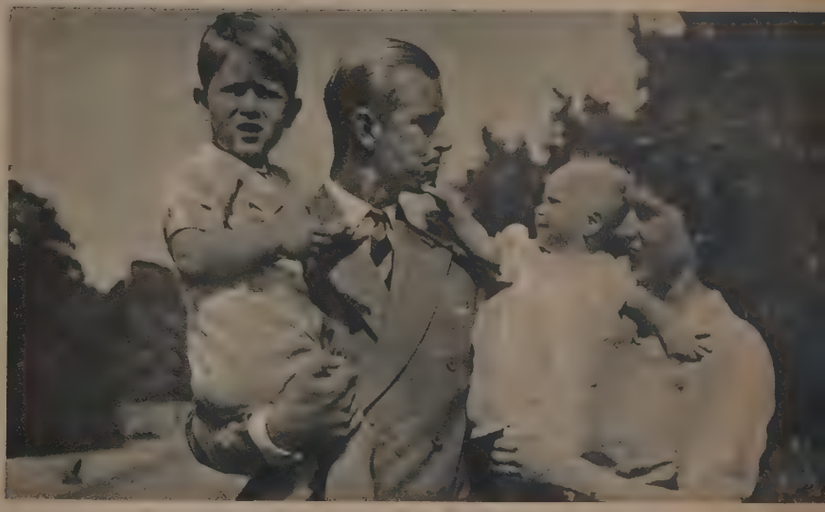


« C'est un garçon ! », ainsi annonça-t-on, le 14 novembre 1948, à la foule en joie la naissance de Charles Philip Arthur George, premier-né de la princesse héritière, Elizabeth.

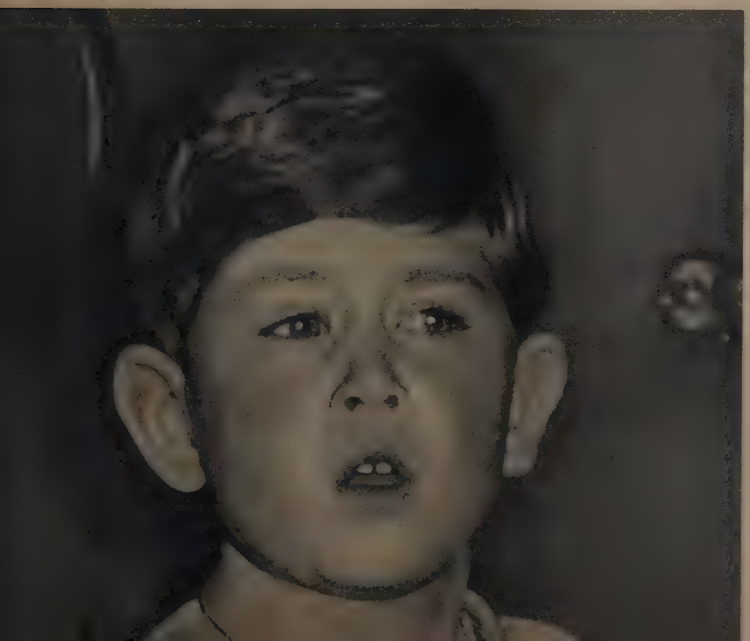
LES ENFANTS ROYAUX

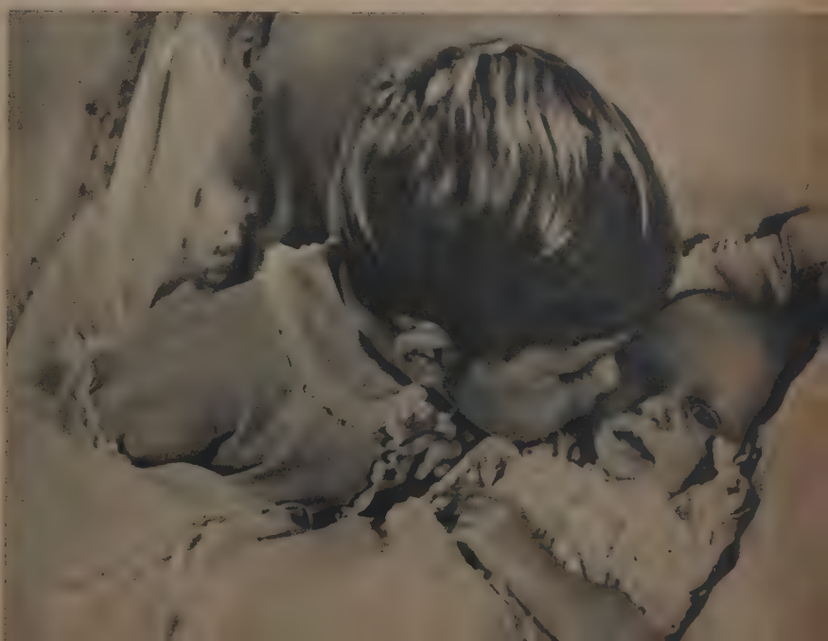
Deux ans plus tard, le 15 août 1950, nouvelle naissance : la princesse Elizabeth donnait le jour à une fille, la princesse Anne Elizabeth Alice Louise d'Edimbourg.

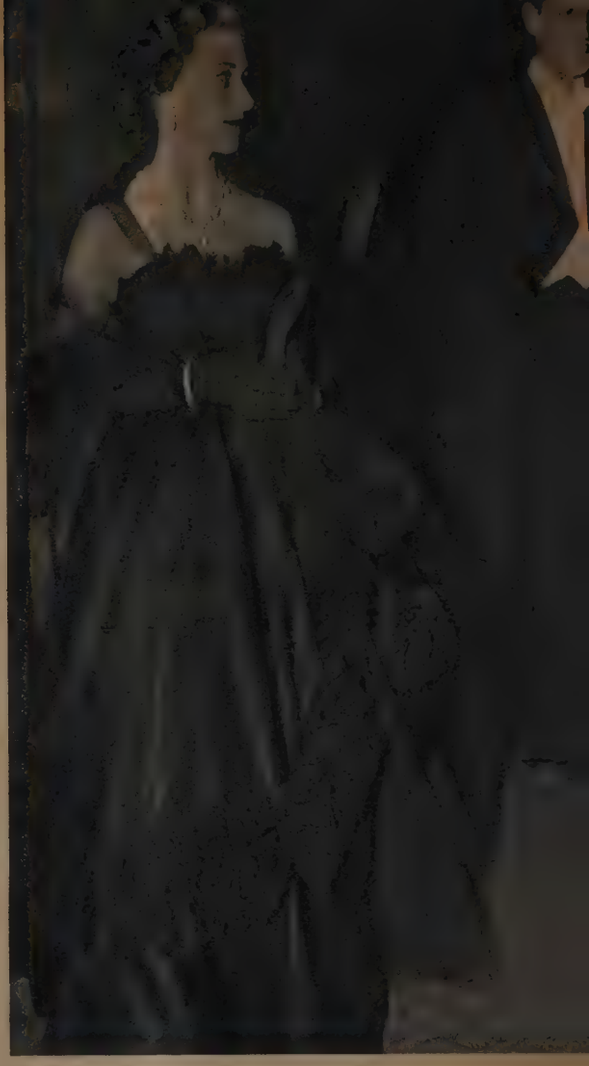
Devant l'objectif, un même sourire éclaire les visages du couple princier et du petit Charles photographié (ci-dessus) à un an avec ses parents. En novembre 1952 (ci-dessous), le jeune prince Charles, âgé de quatre ans, se rend chez la reine douairière Mary, son arrière-grand-mère.



Une scène intime à Clarence House en août 1951, où l'on fête en famille le retour du duc d'Edimbourg qui, à Chypre, participait aux manœuvres de la Royal Navy. Ci-dessous : le prince Charles témoigne d'une affection bien fraternelle pour la petite princesse Anne, sa sœur.







MARGARET,
PRINCESSE CHARMANTE

Les futurs biographes de la princesse Margaret-Rose ne manqueront pas de s'étonner que la naissance d'une Altesse royale dont les Anglais vantent avec amour, et non sans raison, la grâce et le charme ait été entourée par la nature d'une mise en scène digne des plus sombres drames shakespeariens. La lueur des éclairs, le fracas du tonnerre et des cataractes de pluie environnaient en effet le château de Glamis, théâtre des crimes de Macbeth, lorsqu'y vint au monde, au soir du 21 août 1930, la seconde fille du duc et de la duchesse d'York.

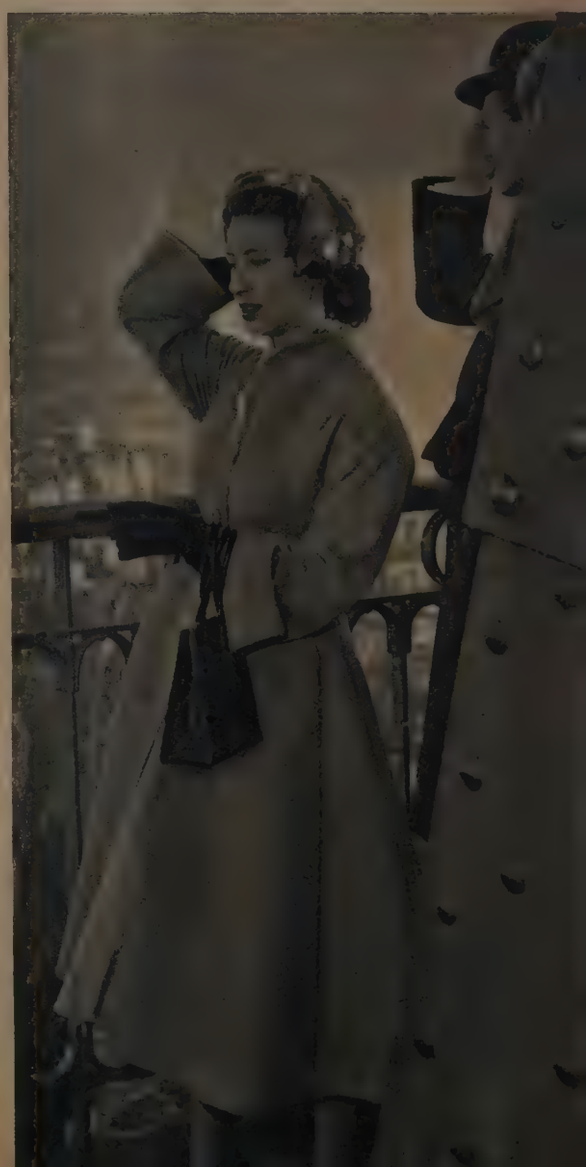
Leur aînée, l'actuelle souveraine, était alors une jolie fillette de quatre ans qui ne songeait certes pas au trône. On demandait seulement à Elizabeth d'être une enfant obéissante, et lorsque son père lui annonça qu'une grande surprise la récompenserait si elle était sage, « Lilibeth » promit gravement de demeurer toujours une petite fille modèle. Le futur George VI la mena alors devant le berceau où reposait la nouvelle princesse.

« Mais, s'écria-t-elle, c'est un *vrai* bébé ! »

Le *vrai* bébé devint rapidement une petite fille dont les jeux et ceux de sa sœur égayaient la maison familiale du 145 Piccadilly Street. Pour elle, les premiers instants historiques qu'elle vécut furent d'abord un déménagement : lorsque le duc d'York monta sur le trône, on quitta Piccadilly pour le palais de Buckingham. Une robe comme en rêvent toutes les petites filles du monde — de velours pourpre et d'hermine blanche — vint se poser sur les épaules de la fillette, et ce fut le spectacle féerique du couronnement, la somptueuse cérémonie de Westminster, les acclamations de la foule.

Après les années sombres de la guerre où, réfugiées au château de Windsor, les deux princesses eurent à cœur de se montrer plus studieuses que jamais, la vie allait reprendre, fêtes et cérémonies officielles donnaient aux princesses l'occasion de paraître en public. Peu à peu, les Anglais, avec attendrissement, retrouvaient dans la petite princesse aux yeux bleus l'image même de la duchesse d'York, qui, il y a de cela trente ans, avait conquis le cœur du peuple britannique.

Le charme et la simplicité de la princesse, l'enfant chérie de l'Angleterre, feront d'elle la meilleure messagère de la reine auprès de son peuple, du peuple auprès de sa reine. Au milieu des sévères obligations officielles et protocolaires, elle restera le sourire de la cour d'Angleterre.



En haut, à droite : **Gracieuse dans sa robe de tulle et satin noir, Margaret-Rose arrive à l'Empire Theatre de Londres. Derrière elle, le duc d'Edimbourg.** Ci-contre : **Novembre 1951. Durant son voyage où Paris l'acclama, la princesse contemple le panorama de la capitale du haut de la tour Eiffel.**

S. M. ELIZABETH II

Reine par la grâce de Dieu du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord et de ses autres royaumes et territoires, chef du Commonwealth, protectrice de la Foi.

L'ARBRE GÉNÉALOGIQUE DES SOUVERAINS BRITANNIQUES

D'ALFRED LE GRAND A ELIZABETH II

LES RÉSIDENCES ROYALES

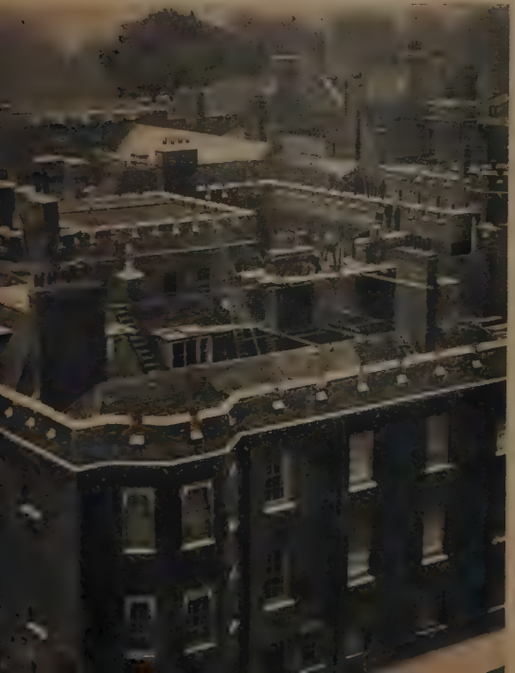
WINDSOR-CASTLE, forteresse médiévale, est une des résidences des souverains britanniques. Il couronne une colline près de la Tamise, à une vingtaine de miles de la capitale.

KENSINGTON, où naquit, en 1819, la reine Victoria, occupe dans Londres une situation charmante au milieu de beaux jardins. Une partie du palais abrite le London Museum.

BUCKINGHAM PALACE, au cœur de Londres, est la plus connue des demeures royales. Une précieuse collection de tableaux y est conservée.

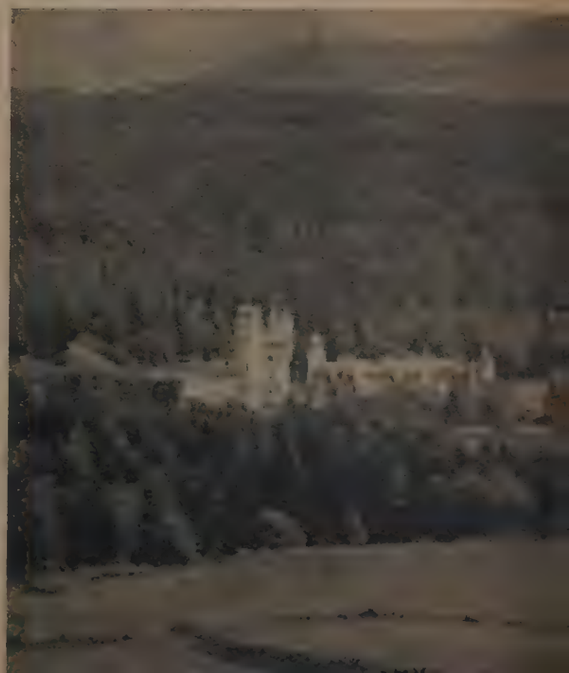
HAMPTON COURT, bâti en briques, est un spécimen remanié de l'architecture du règne d'Henri VIII. Ses jardins sont d'une rare beauté.

SAINT-JAMES, où Charles Ier passa sa dernière nuit avant d'être conduit au supplice, en 1649.



HOLYROOD HOUSE est la résidence de la reine à Edimbourg. Ce palais date de 1500.

BALMORAL, dans les monts d'Ecosse, est la maison de campagne favorite de la famille royale.



LE RITUEL DU COURONNEMENT

PAR BETTY SPENCER SHEW

VIVAT REGINA ELIZABETHA ! Vivat ! Vivat Vivat ! A l'instant où la reine Elizabeth II — âgée de vingt-sept ans et la plus jeune de la longue lignée des souverains anglais — vient de se faire couronner en l'église abbatiale Saint-Pierre de Westminster, qui est le berceau et le tombeau de l'histoire de l'Angleterre, les élèves de l'école de Westminster, exerçant un privilège séculaire, la saluent de cris enthousiastes. L'abbaye de Westminster est née du serment que fit le saint roi saxon, Edouard le Confesseur, d'édifier une église en ce lieu « en l'honneur de Dieu, de saint Pierre et de tous les saints ». Il en surveilla la construction, pierre à pierre, près de l'endroit où les Romains traversèrent la Tamise pour fonder l'antique cité de Londinium. Lorsque, enfin, blanchie par la main des maçons, l'église fut érigée, le pieux roi mourut, murmurant en un dernier souffle : « Le travail est achevé. » La fureur des siècles s'est déchaînée autour de l'abbaye de Westminster sans la détruire. C'est le lieu de repos des grands personnages de l'Angleterre, de ses hommes d'Etat, de ses soldats, de ses poètes.

En ce matin joyeux du couronnement, Westminster symbolise les plus beaux espoirs du pays tandis que s'avance la jeune et charmante reine, entourée et assistée de dignitaires, d'hommes dont les noms et les titres réveillent les échos à demi oubliés d'un âge révolu. Elle marche dans la nef, suivie d'un étincelant cortège, pour se soumettre aux mystères sacrés de l'onction, du couronnement et de son intronisation « dans la dignité royale et impériale ».

Elle est le trente-huitième souverain anglais qui soit couronné entre ces murs depuis le premier sacre qui y fut célébré, celui du duc normand Guillaume le Conquérant, le jour de Noël 1066. Trois autres souverains ont régné sans avoir été couronnés : l'enfant-roi Edouard V, assassiné dans la Tour de Londres ; la tragique lady Jane Grey, « reine de neuf jours », décapitée pour l' « acte de trahison » que fut sa revendication du trône contre la terrible Marie Tudor, et Edouard VIII, dont le règne éphémère prit fin par l'abdication, il y a seize ans.

Précédant la reine Elizabeth II, en tête du cortège, les « Regalia » ou insignes de la royauté, les « Honneurs d'Angleterre », sont portés par des hommes qui ont rendu de grands services à l'Etat, en temps de paix et de guerre. Voici la couronne de saint Edouard faite pour Charles II en 1661 et qui couronne tous les souverains anglais depuis lors ; voici le bourdon de saint Edouard, réplique de celui d'Edouard le Confesseur, qui contenait, dit-on, un morceau de la vraie Croix ; voici les éperons d'or, emblèmes de la chevalerie ; voici le sceptre à la croix, symbole de la justice et de la puissance royales ; voici le sceptre à la colombe, représentant le Saint-Esprit ; voici l'orbe, symbole de la souveraineté sous la croix du Christ ; voici l'épée de l'Etat, avec sa lame damasquinée, sa garde et son fourreau ornés de pierreries ; voici, sur un coussin richement brodé porté par le gardien des Joyaux de la Couronne, la bague du sacre, « l'Anneau de Mariage de l'Angleterre » par lequel la reine est unie à son pays. C'est la parade des symboles, émouvante, majestueuse, sublime.

Parvenue au « théâtre » du couronnement — plate-forme élevée entre le chœur et l'autel — la reine prend place sur le siège royal de l'Etat, placé à gauche du sanctuaire. Elle est parée du manteau d'Etat rouge qu'elle portait pour ouvrir la première session parlementaire de son règne, en novembre dernier. L'archevêque de Canterbury, Dr Geoffrey Francis Fisher, célèbre tout de suite la première partie du service : la Reconnaissance.

Assisté par les grands officiers de l'Etat et par le roi d'Armes de la Jarretière, revêtu de la dalmatique de velours et d'or et de la cape cramoisie, l'archevêque va successivement aux quatre coins du « théâtre » et, en termes qui portent l'empreinte immuable des siècles, présente au peuple, comme sa « souveraine incontestée, la reine Elizabeth II » ; il demande si « tous ceux qui sont venus aujourd'hui » sont prêts à lui rendre hommage et à la servir.

A ce moment, la reine, que nous avons vue jusque-là comme un symbole de majesté entouré d'un apparat magnifique, s'avance seule et, debout à côté du siège du couronnement qui fait face à l'autel, touchante de grâce et de jeunesse, elle se tourne vers chacune des parties de l'assemblée à laquelle l'archevêque lance ses questions.

Chaque fois, la foule la regarde, la reconnaît pour sa reine et pousse l'acclamation : *God save Queen Elizabeth !* Chaque homme, dans cette grande église, est le « vassal de la reine », et les trompettes, qui rehaussent de leur fanfare exaltante chaque instant solennel de la cérémonie, proclament ces hommages et cette foi.

Le cérémonial de la Reconnaissance remonte à une époque antérieure au temps où les conquérants normands débarquèrent sur les rivages de l'Angleterre. Il date de l'âge des Saxons, lorsque, le principe de la succession héréditaire n'étant pas encore instauré, le roi était choisi parmi les membres de la maison royale. Le fils aîné devait quelquefois s'effacer en faveur d'un frère cadet ou même d'un cousin.

Maintenant, c'est la prestation de serment : la reine promet solennellement de gouverner ses peuples « conformément à leurs lois et coutumes respectives » et de maintenir l'ordonnance de l'Eglise protestante. Cette condition fut introduite dans le serment après l'expulsion de Jacques II le Catholique, dernier des Stuart à régner.

Puis la reine s'approche du maître-autel. Elle s'y agenouille, étend la main sur la sainte Bible, jure de respecter son serment. Revenue à son trône, elle signe une copie de ce serment avec une plume d'or et répète la Déclaration de la Foi Protestante dont elle est le défenseur.

Le *modérateur* (ou président) de l'Assemblée générale de l'Eglise d'Ecosse offre la Bible à la reine comme « ce qu'il y a de plus précieux sur terre ». Maintenant, la reine peut être consacrée, ce qui n'était pas possible avant qu'elle eût noué son pacte solennel avec ses peuples et qu'elle eût accepté ses obligations envers l'Eglise établie.

La cérémonie de la communion commence alors et se poursuit jusqu'au *Credo* de Nicée, qui précède l'onction de la reine, dans une intense ferveur religieuse. La jeune reine s'étant vouée

au service de ses peuples va être consacrée, comme un prêtre, à sa mission.

Avec le chant *Veni Creator*, l'un des plus célèbres cantiques de l'Eglise chrétienne, nous atteignons l'instant le plus sacré et le plus mystique de tout le rite : l'onction de la reine avec l'huile sainte. C'est la bénédiction de la souveraine ; c'est l'acte mystique par lequel la reine devient l' « oint du Seigneur ».

REJETANT son manteau cramoisi, la reine Elizabeth II prend place maintenant sur le trône du Sacre, le siège du roi Edouard, dénommé d'après le premier de la lignée des Edouard, sur l'ordre de qui il fut construit il y a six cents ans. Dessous se trouve la Pierre de la Destinée, si ancienne qu'aucun document ne précise quand elle fut apportée. D'après une belle légende des temps passés, ce serait la pierre sur laquelle Jacob reposait sa tête lorsqu'il vit en rêve une échelle descendre du ciel.

Sur l'appel du Roi d'Armes de la Jarretière, quatre chevaliers de l'ordre de la Jarretière, le plus ancien et le plus beau des ordres de chevalerie, drapés dans leurs manteaux de velours bleu, s'avancent pour étendre au-dessus de la reine un dais en brocart d'or, car ce qui va suivre est un mystère divin et l' « oint du Seigneur » doit être à cet instant soustrait à la vue des profanes.

Le doyen de Westminster, le Dr Alan Campbell Don, apporte de l'autel une ampoule d'or en forme d'aigle aux ailes déployées, d'où il verse l'huile sainte dans la cuiller à onction.

Les voix de quatre cents choristes s'élèvent comme une bénédiction jusqu'aux entrelacs gothiques de la voûte. Elles chantent l'antienne (harmonisée par Hændel) de Zadoch le prêtre, qui fut chantée à cet instant de la cérémonie depuis le premier sacre qui eut lieu en Angleterre.

L'archevêque de Canterbury prend la cuiller et oint d'huile les paumes de la reine, sa poitrine et le sommet de sa tête en disant :

De même que Salomon fut sacré roi par Zadoch le prêtre et Nathan le prophète, de même vous êtes ointe, bénie et consacrée reine des peuples que le Seigneur votre Dieu vous a donnés à conduire et à gouverner.

Puis la reine est revêtue des robes royales et des insignes de son état. Tout d'abord les éperons d'or, symboles de la chevalerie, sont apportés de l'autel par le lord grand chambellan, marquis de Cholmondeley ; la reine les touche et ils sont rapportés à l'autel.

SUIT la belle cérémonie de « l'épée royale ». La poignée en est placée par l'archevêque dans la main droite de la reine, qui se lève du siège du couronnement et va seule jusqu'à l'autel, où, par un émouvant geste d'offrande symbolique, elle met l'épée au service de Dieu. A ce moment, le marquis de Salisbury, chef de la noble famille des Cecil, qui donna à la première reine Elizabeth son plus sage homme d'Etat, rachète l'épée pour la somme traditionnelle de 100 shillings (environ 5.000 francs) et, la sortant de son fourreau, la porte devant la reine pour la fin de la cérémonie.

La reine retourne ensuite au fauteuil de saint Edouard, dont le chêne ancien semble un écrin bien grossier pour sa jeunesse et sa grâce. On l'y revêt de l'aube royale puis de la « supertunica » ou voile en tissu d'or, qui, pour certains, rappelle le vêtement du prêtre et, pour d'autres, est une survivance de la robe impériale des empereurs byzantins.

En même temps, elle reçoit les bracelets d'or, emblèmes de sagesse et de sincérité, don de tous ses gouvernements, tant du Commonwealth britannique que du Royaume-Uni. Ces bracelets n'avaient plus été utilisés à l'occasion d'un sacre depuis le couronnement d'Edouard VI, en 1547.

Les insignes de la royauté sont remis à la reine. D'abord le globe, puis l'anneau, qui est placé à l'annulaire droit de Sa Majesté ; ensuite le sceptre surmonté de la croix ; enfin, le sceptre à la colombe.

Vient alors l'instant qui est l'aboutissement de tout ce qui a précédé, le moment émouvant, solennel et joyeux tout à la fois, où l'archevêque élève à deux mains la couronne de saint Edouard, incrustée de pierreries, et la place sur la tête ointe de la seconde Elizabeth, par la grâce de Dieu reine du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord et de ses autres royaumes et territoires, chef du Commonwealth et défenseur de la Foi.

A cet instant, dit la chronique du couronnement, « le peuple doit crier plusieurs fois, haut et fort : « *God save the Queen !* » Les pairs et les rois d'armes doivent mettre leurs couronnes, les trompettes doivent sonner et, à un signal donné, les grands canons de la tour doivent tonner ».

La description ancienne de cet instant suprême contenue dans la chronique était déjà impressionnante, mais la réalité dépasse toutes les attentes. Quelle exultation lorsque la foule massée à Westminster et qui avait suivi les rites mystérieux du sacre de la reine dans un silence tendu peut enfin donner libre cours à son émotion, jusqu'alors contenue !

L'église résonne de sons entremêlés : les vivats de la foule s'unissent à la fanfare martiale des trompettes et au retentissement des cloches sonnant à toute volée dans la tour nord-ouest.

Comme les acclamations retombent, la voix du ministre chef de l'Eglise s'élève à nouveau dans la bénédiction et le chœur entonne les paroles solennelles du *Confortare*.

LA scène passe maintenant du siège du roi Edouard au trône érigé au centre du «théâtre» sur lequel, ointe et couronnée, la reine est soulevée par l'archevêque, les évêques et les pairs, suivant la coutume ancienne de la *Levatio*, par laquelle jadis le roi était porté sur le bouclier de ses guerriers. Historiquement, c'est à ce moment précis que la reine entre dans son royaume et en prend possession.

Alors, en mots venus jusqu'à nous intacts du moins depuis le temps de Guillaume de Normandie, l'archevêque adresse à la jeune reine cette grave et belle exhortation :

Demeurez ferme et tenez fortement désormais le Siège et l'Etat de Royale et Impériale Dignité... Et que le Seigneur Dieu Tout-Puissant, dont nous sommes les ministres et les intendants de Ses mystères, établisse votre trône dans la justice, afin qu'il demeure toujours comme le Soleil devant Lui, et comme le Témoin fidèle dans le Ciel.

La reine reçoit ensuite l'hommage des lords et la prestation de foi des archevêques de Canterbury et d'York et du Banc des évêques. Le duc d'Edimbourg, prince consort, est le premier des pairs laïcs à lui rendre hommage. Enlevant sa couronne et la tendant au page d'honneur de son choix, Nigel Rees (dix-huit ans), fils du directeur de l'Ecole navale de Dartmouth, désigné comme le meilleur cadet de l'année, il gravit les degrés du trône, vêtu de son manteau de pair par-dessus le grand uniforme d'amiral de la Flotte. Il s'agenouille devant la reine et, plaçant ses mains dans les siennes, prononce les paroles d'hommage :

I Philip, Duke of Edinburgh, do become your liege man of life and limb and of earthly worship; and faith and truth I will bear unto you, to live and die, against all manner of folks. So help me God.

« Moi, Philip, duc d'Edimbourg, je me fais votre homme lige, corps et âme pour vous servir sur cette terre ; et je vous jure fidélité, loyauté et de vivre et mourir pour vous envers et contre tous. Ainsi, que Dieu me soit en aide. »

Se relevant, il touche la couronne de la reine et embrasse celle-ci sur la joue gauche.

Le duc est suivi par les autres princes du sang : le duc de Gloucester, oncle de la reine, et son cousin, le duc de Kent, âgé de dix-sept ans.

Les doyens de chaque ordre de la pairie, duc, marquis, comte, vicomte et baron, viennent à leur tour s'agenouiller devant la reine et font l'acte d'hommage. De leurs places, leurs pairs répètent après eux les paroles sacramentelles.

Après quoi les trompettes sonnent de nouveau, les tambours battent et toute l'assistance crie d'une seule voix :

Dieu protège la Reine Elizabeth
Longue vie à la Reine Elizabeth
Que la Reine vive éternellement.

Sur cette triple acclamation, qui remonte aux temps les plus anciens, se termine la cérémonie solennelle du couronnement de la reine. Sa Majesté se recueille en privé.

PUIS l'office de la Sainte Communion reprend. La souveraine va à l'autel, où, en vertu de sa consécration, elle offre le pain et le vin et fait l'offrande traditionnelle d'un voile ou nappe d'autel et d' « un lingot ou bloc d'or pesant une livre ». La lourde couronne de saint Edouard lui est enlevée, Sa Majesté s'agenouille sur un prie-Dieu devant le maître-autel, où le duc d'Edimbourg la rejoint ; ils reçoivent la Sainte Communion en tant qu'époux. Ses oraisons terminées, la reine coiffe la couronne impériale, moins lourde quoique infiniment plus précieuse que la couronne de saint Edouard (au centre de l'un de ses fleurons brille le rubis du Prince Noir, qui fut porté par Henri V à la bataille d'Azaincourt), puis elle remonte sur le trône. Le duc d'Edimbourg regagne sa place dans le transept sud.

Après la bénédiction finale, les choristes unissent leurs voix dans le magnifique *Te Deum* (dans une harmonisation nouvelle de William Walton), cependant que la reine, suivie de ses grands officiers, se rend en procession à la chapelle de saint Edouard.

Assistée par la dame d'honneur chargée de la garde-robe royale, par le lord grand chambellan et par le gentilhomme chargé de la garde-robe, la reine retire la robe royale et elle est parée d'un manteau de velours violet. Portant toujours la couronne impériale, tenant dans sa main droite le sceptre à la croix et, dans la gauche, le globe, la reine se dirige en grande pompe à travers le chœur et la nef vers la porte ouest de l'abbaye. Sa traîne, longue de 20 mètres, est portée par ses six dames d'honneur, tout de blanc vêtues.

Quand la reine part dans son carrosse doré de gala escorté de piqueurs et de postillons vêtus d'écarlate, tiré par huit fiers chevaux gris, et traverse sa capitale sous les acclamations populaires pour regagner Buckingham Palace, l'Histoire marche à son côté. Ointe, couronnée, intronisée, Elizabeth II appartient désormais au noble cortège des rois et des reines qui sont venus se faire couronner dans le saint lieu de Westminster.

DE LA GUERRE DE SEPT ANS A L'ENTENTE CORDIALE...

GEORGE III : le règne de ce grand adversaire de la France tient entre deux dates. 1763 : deux ans après son couronnement, le traité de Paris livrait à l'Angleterre les Indes et le Canada ; 1815 : cinq ans avant sa mort, un autre traité de Paris consacrait la défaite de Napoléon.

GEORGE IV, son fils aîné, régent en 1810, fut sacré en 1820. Ses plus illustres ministres furent Robert Peel et Arthur Wellesley, duc de Wellington, surnommé le « duc de Fer », l'un des vainqueurs de Waterloo. Sous son règne s'accomplit, en 1829, l'émancipation de l'Irlande.

GUILLAUME IV, frère cadet et successeur de George IV, sacré en 1830, devait régner sept ans. Lorsqu'il disparut, en 1837, sans laisser d'enfant légitime, la couronne échut à sa nièce Victoria, fille d'Edouard, duc de Kent.

VICTORIA Ire avait dix-huit ans lors de son accession au trône. Elle fut couronnée en 1838. Son règne vit les premières ébauches d'un rapprochement franco-anglais, d'abord avec Louis-Philippe, puis avec Napoléon III.

... CINQ SOUVERAINS FURENT COURONNÉS

EDOUARD VII le « Pacificateur », second enfant de Victoria, fut couronné en 1902. Grand ami de la France, il devait être, outre-Manche, le principal artisan de l'Entente Cordiale. A sa mort, survenue en 1910, il eut pour successeur son fils George V, le grand-père de l'actuelle souveraine.

1. Henri Ier, en 1100, se posa lui-même la couronne sur la tête. L'archevêque de Canterbury, offensé de cette atteinte à ses prérogatives, la lui enleva et il fallut recommencer la cérémonie.

2. Le couronnement de Richard Ier « Cœur de Lion », en 1189, fut ensanglanté par le massacre de juifs qui avaient voulu assister à la cérémonie en dépit de l'interdiction royale.

3. A l'occasion du sacre d'Edouard Ier, en 1272, cinq cents chevaux furent lâchés parmi les spectateurs. Quiconque parvenait à se mettre en selle sur l'un d'eux en devenait propriétaire.

4. Une des attractions du sacre d'Edouard VI, qui devint roi à neuf ans, en 1546, fut constituée par les exercices d'un funambule espagnol. Tout le cortège passa sous la corde raide.

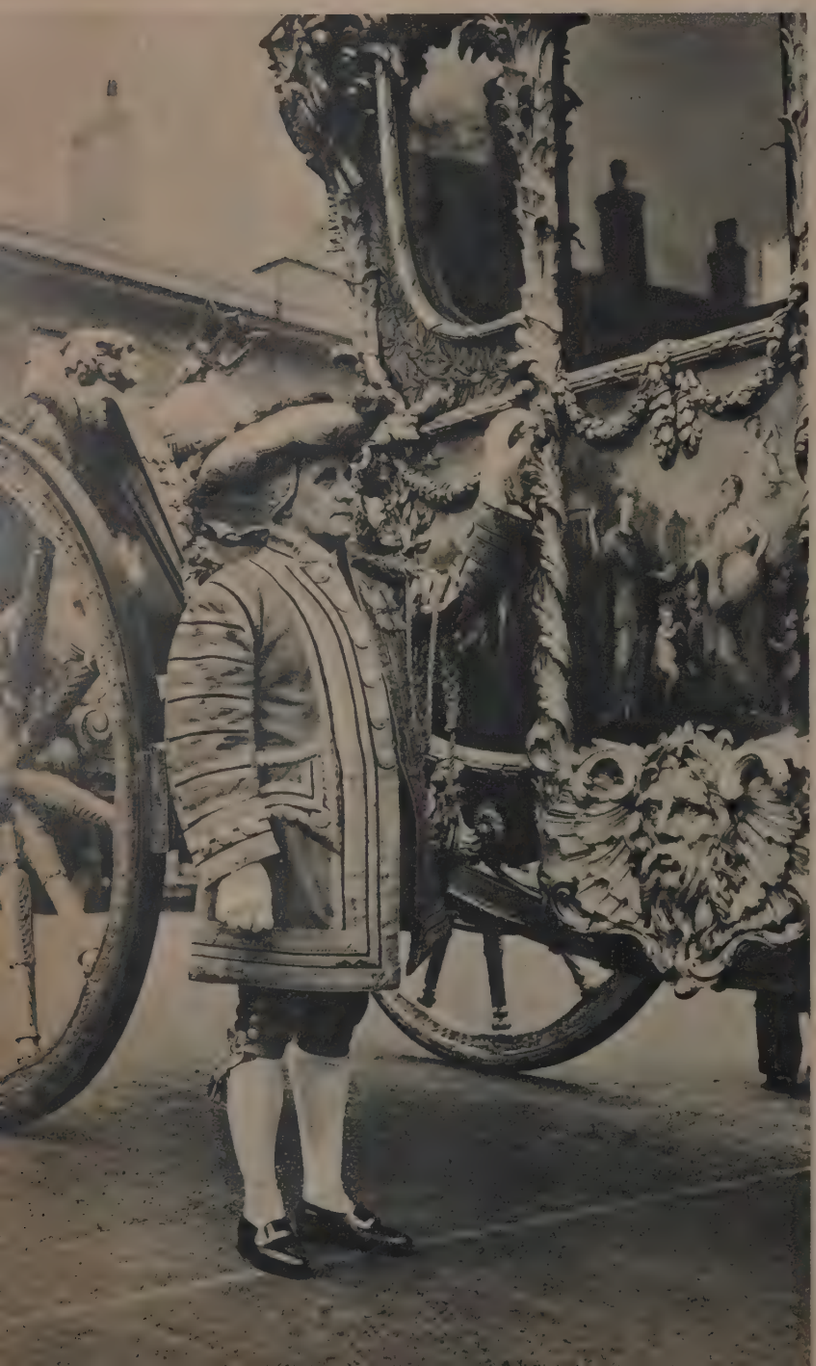
5. Charles II — qui, en 1660, restaura la monarchie après la mort de Cromwell — dut départager des gentilshommes qui se disputaient le privilège de porter le dais royal.

QUELQUES COURONNEMENTS MOUVEMENTÉS

D'UN CARROSSE A L'AUTRE

Le carrosse dans lequel S. M. Elizabeth a accompli le parcours du couronnement est certainement le plus bel équipage royal existant. Il fut utilisé pour la première fois en 1762, à l'ouverture du Parlement, par George III. Il remplaçait un véhicule remontant à la reine Anne. D'excellents artistes et artisans ont travaillé à sa construction. On connaît leurs noms : le carrossier s'appelait Butler, le sculpteur, Wilton et le doreur, Pujolas. Les panneaux peints furent exécutés par un décorateur italien fixé à Londres, Cipriani. Bien entendu, le carrosse dut, à maintes reprises, subir des réfections. En 1795 il fallut remplacer les glaces que le peuple, mécontent de George III, avait brisées. La voiture fut retapissée pour le couronnement de S. M. Victoria. La grande reine, d'ailleurs, ne l'utilisa plus après la mort du prince consort. Le carrosse servit pour les couronnements de George V et de George VI. On peut le qualifier de monument historique. Il ne mesure pas moins de 8 mètres de longueur sur 4 de hauteur et 4 de largeur et pèse 4 tonnes ! Il est surmonté de la couronne impériale et sa décoration allégorique associe les tritons, évocateurs de la puissance maritime britannique, aux pages porteurs des attributs de la monarchie. A l'occasion du couronnement de S. M. Elizabeth, le carrosse a reçu diverses modifications. Les parois ont été tendues de velours rouge, les sièges, surélevés et garnis de soie rouge ; les peintures ont été restaurées, les roues, caoutchoutées ; un éclairage adouci a été installé. Pour redorer entièrement le carrosse il a fallu 25.000 feuilles d'or très minces.

DANS CE CARROSSE ELIZABETH ET SA SŒUR S'ÉTAIENT RENDUES AU COURONNEMENT DE LEURS PARENTS →



A gauche : **Frederick Burgess, cocher de la reine, et son somptueux uniforme.**

La couronne qui surmont le carrosse royal.

Ci-dessous : **LE CARROSSE ROYAL DE 1953 AVAIT PORTÉ DÉJ LES PARENTS DE S. M. ELIZABETH LORS DE LEUR SACR**

CORONATION DAY

Le 2 juin 1953 aura été pour nos amis d'outre-Manche une belle et historique journée, inoubliable pour les privilégiés qui l'ont vécue. Une grande journée vraiment à la mesure d'un grand peuple qui, évolué depuis longtemps vers la démocratie la plus libérale et la plus policée, conserve à travers les bouleversements politiques et sociaux une fidélité inébranlable à sa monarchie constitutionnelle.

Ce n'est pas seulement S. M. Elizabeth II que célébraient mardi dernier les millions de spectateurs venus de toutes les provinces britanniques et de tous les pays du Commonwealth. La ferveur qui montait de leur cœur vers l'héroïne de la journée était aussi un acte de foi dans la continuité et dans la grandeur d'un empire glorieux, conscient de sa force que rien jamais n'a pu faire se courber.

Rien ne donne plus de sens à cette journée mémorable de l'histoire de Grande-Bretagne que l'exploit magnifique du Néo-Zélandais Hillary offrant à sa reine, en don de joyeux avènement, la conquête de l'Everest, la plus haute cime du monde, restée jusque-là inviolée.

Comment, au reste, ne pas s'incliner bien bas devant le noble exemple donné par la gracieuse souveraine, cette jeune épouse et cette jeune mère, qui portait sur ses frêles épaules le poids de ces cérémonies écrasantes avec autant de courage souriant qu'en avaient montré les centaines de milliers de Britanniques supportant stoïquement, des heures durant, et cela pour quelques minutes de spectacle, les rigueurs d'un ciel inclément, sans que jamais se refroidisse leur enthousiasme.

Une émotion profonde et de qualité se dégageait des hauts moments de cette journée : la jeune reine, dans son manteau d'or, coiffant la lourde couronne de saint Edouard, puis, une fois sacrée, recevant l'hommage et le serment de Philip d'Edimbourg, son époux bien-aimé ; la foule acclamant à son passage le vieux lutteur sir Winston Churchill, descendant de Marlborough et « tombeur » de Hitler.

Cette émotion a été partagée par des millions et des millions d'humains de l'Ancien et du Nouveau Monde, qui ont pu suivre les cérémonies du couronnement grâce au remarquable effort accompli par les techniciens de la télévision. Cette journée marque ainsi dans le domaine de la transmission directe de l'image et de la parole une victoire dont les répercussions dans le domaine de l'information sont incalculables.

Long live Queen Elizabeth ! L'immense clameur qui, le 2 juin, montait des rues et des faubourgs londoniens, c'est aussi le souhait ardent que les Français adressent à celle qui incarne en sa charmante personne les destinées intangibles de la Grande-Bretagne, amie et alliée.

DANS LONDRES PAVOISÉ, 500.000 ANGLAIS AVAIENT COUCHÉ SUR LE TROTTOIR

« Monsieur, la reine ! » Raide, boutonné, le majordome était apparu sur le seuil de ma chambre. Il n'aurait pas adopté un ton plus solennel si S. M. Elizabeth II avait vraiment, en personne, monté l'escalier. Quatre à quatre je descendis dans le salon où étaient rassemblées, autour de la digne lady qui m'hébergeait, sa famille et sa domesticité. Sur l'écran, que fixaient dix paires d'yeux hypnotisés, le carrosse royal sortait de Buckingham Palace. Aucun des assistants ne pouvait comprendre qu'en ce 2 juin 1953 je ne fusse pas à Londres pour assister aux cérémonies du Couronnement.

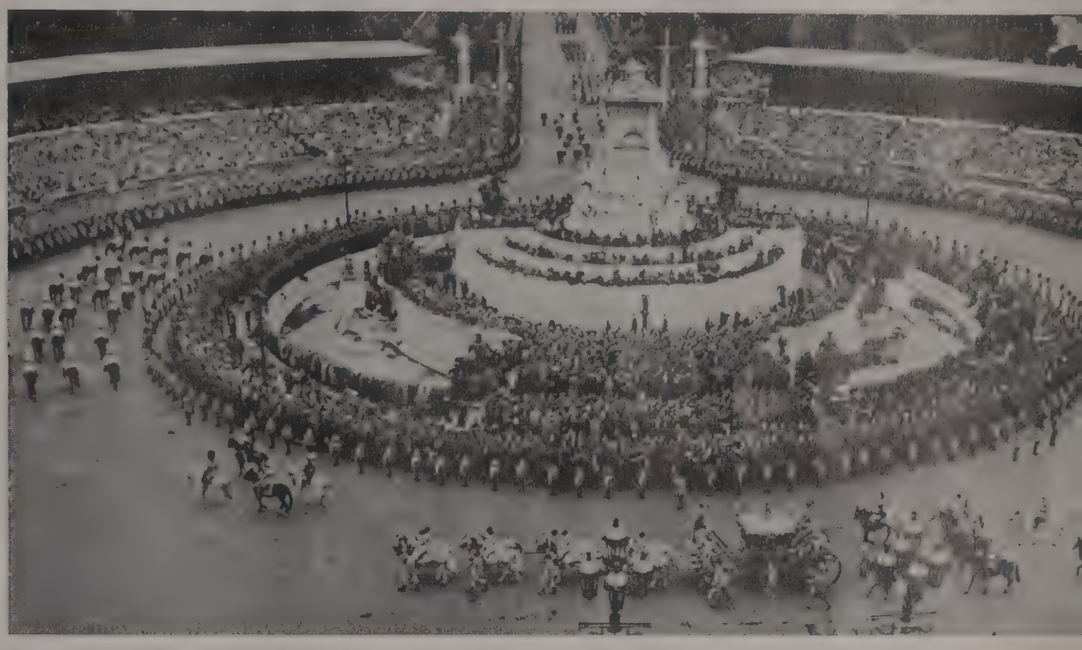
Mais ma mission n'était pas là. J'étais venu voir communier Londres et, dans Londres, le Commonwealth tout entier.

D'autres décriront le faste des cortèges rutilants. Mais ces journées prennent tout leur sens quand on a vu ces peuples accourus de tous les continents pour participer à une véritable liturgie ayant pour temple la plus grande capitale du monde.

Depuis des mois, d'Aberdeen à Auckland, de Karachi à Montréal, des milliers et des milliers de sujets de Sa Gracieuse Majesté s'étaient préparés à ce jour absolument unique. Car, s'il n'est jamais donné à un homme de voir en sa vie plus de deux ou trois *coronations*, il est plus

Pluie, froid, qu'importe ! » disait un journal anglais. es centaines de milliers de spectateurs accourus pour oir passer le cortège du Couronnement n'ont en effet eculé ni devant les averses ni devant une tempéra- ure plus proche de l'hiver que du mois de juin. ondres, ainsi que le montrent nos photographies, vait pris l'aspect d'un vaste campement. Des familles ntières dormaient sur les trottoirs, se serrant, s'entas- ant pour essayer de se garantir des rigueurs atmo- phériques. Certaines ont passé là deux nuits. L'impor- nt était de ne pas perdre la place choisie. Il y en vait qui avaient apporté des sacs de couchage. Ces ampeurs s'étaient munis de provisions : sandwiches, ranges, pommes. Ils faisaient leur thé sur des chauds à alcool. La nuit brumeuse enveloppait les ormeurs, créant çà et là de fantastiques tableaux.

Leurs vêtements avaient beau être détrempés, les couvertures dont ils s'enveloppaient, imbibées d'eau, les spectateurs tenaient. Et pour braver l'averse et passer le temps, ils chantaient !



Le carrosse royal contourne le monument de Victoria. A l'intérieur (ci-dessous), la reine sourit. On aperçoit près d'elle le duc d'Edimbourg en grand uniforme d'amiral.

Sous le regard attentif du duc d'Edimbourg les demoiselles d'honneur s'empressent de saisir la traîne de la robe de la souveraine, qui descend toute souriante de son carrosse.

rare encore de voir la couronne la plus lourde du globe se poser sur la tête d'une jeune femme. Tout le Commonwealth avait afflué vers Londres comme l'Islam se rend à La Mecque, comme les foules indiennes viennent se plonger dans les eaux du Gange.

Ce sentiment de piété, je devais le retrouver partout, durant tout mon séjour à Londres. Jamais, sans doute, il ne me saisit autant que dans la foule qui stationnait, la veille du grand jour, devant les grilles fermées de Buckingham. Le palais était comme coupé du reste du monde. Aucun de ses habitants ne se laissait deviner derrière les fenêtres closes, et pourtant, par centaines, les Londoniens restaient là, de longues minutes, en extase : la reine était derrière ces murs.

Dès le samedi soir, les premiers embouteillages s'étaient produits. Et bientôt des « bus », cheminant en files interminables, on avait vu descendre des provinciaux chargés de paquets, de valises, de sacs à dos. Ils visitaient d'abord la ville, qui depuis plusieurs semaines prenait son visage de liesse et dépensait des sommes énormes, non pas toujours — il faut le reconnaître — pour s'embellir. Les plus beaux monuments étaient recouverts par la marée des panneaux, des banderoles, des oriflammes, qui transformaient en tentes de cirque d'admirables églises gothiques. Cette débauche d'ornements ne manquait cependant pas d'aspects émouvants. Dans les quartiers misérables de l'*East End* — de même que dans les moindres villages de la campagne — les taudis les plus sordides, les maisons les plus isolées étaient pavoisés. Les portraits de la reine et du duc d'Edimbourg occupaient le centre de toutes les vitrines.

Les premiers spectateurs s'installèrent dès lundi, à 11 heures du matin, auprès de Marble Arch. Peu à peu, dans la journée, les trottoirs se couvraient d'une foule dont rien n'aurait pu ébranler la ténacité. Des rafales de mitrailleuse l'auraient couchée sur place plutôt que de la mettre en fuite. Sous des alternances de pluie, de brouillard et de brèves éclaircies, on s'installa. Lorsqu'on en avait la place, on déployait tapis et sacs de couchage ; on fit le thé sur des réchauds à alcool ; quoi qu'il pût advenir, on ne bougerait pas avant d'avoir vu passer la reine.

La nuit vint. Au milieu d'un extraordinaire embouteillage de voitures, parmi ces quelque 500.000 Anglais qui allaient coucher sur les trottoirs, des ouvriers achevaient fébrilement la décoration florale des tribunes.

Aucun désordre, aucune bousculade pourtant. Chacun de ceux qui étaient venus assister à cet événement national avait à cœur de participer, à sa façon, par son calme, sa dignité, sa discipline, à la grandeur de l'Empire britannique.

Rien n'avait entamé, lorsque vint le matin, le calme de cette foule ni ses réserves d'enthousiasme. Tout lui était prétexte à extérioriser sa joie : elle acclamait de vieux invalides en veste rouge, des boy-scouts vendeurs de programmes. Mais bientôt l'attente, qui pour certains avait duré vingt heures, allait prendre fin. Dès 6 heures du matin, les premiers invités arrivaient à Westminster ; deux heures plus tard le lord-maire, à son tour, gagnait l'abbaye et, à 8 h. 45, le héraut de Scotland Yard ouvrait le long défilé des personnalités, princes et ministres, qui allaient précéder la reine dans le sanctuaire.

ETIENNE FALCK.

Les prélats consécrateurs accompagnent dans l'abbaye de Westminster S. M. Elizabeth, qui va s'asseoir dans la cathèdre de saint Edouard.

SOUS LES VOUTES DE WESTMINSTER ABBEY

SIX mois de travaux, pendant lesquels l'accès en fut interdit au public, avaient transformé l'abbaye de Westminster, et, quand, près de deux heures avant que la cérémonie du sacre commençât, les sept mille cinq cents privilégiés qui avaient été conviés s'installèrent, ils prirent place dans un décor de féerie. Dans les deux bras du transept et presque jusqu'aux rosaces, des tribunes tendues de damas bleu tendre broché d'or. Au milieu, tapissé de jaune d'or, le grand rectangle que l'on nomme « le théâtre ». Sur une estrade de cinq marches, le trône, grand fauteuil de bois doré garni de damas rose, où le chiffre de la reine s'inscrit en grandes lettres d'or. Entre le trône et l'autel, l'antique « cathèdre de saint Edouard », fabriquée il y a cinq cent cinquante ans. Sous le siège, la célèbre pierre écossaise du couronnement. A droite de l'autel, un fauteuil et un tabouret damassés d'or.

Peu à peu l'abbaye s'emplit. Au-dessous des tribunes, les pairs, dans leur manteau à collet d'hermine, font une immense tache de pourpre et de neige. En face, les pairesses ont déposé un instant leurs manteaux, semblables à ceux des pairs, et laissent voir leurs toilettes claires. La plupart ont ceint des diadèmes éblouissants. Entre le théâtre et la nef ont pris place les représentants des gouvernements étrangers, dont quelques-uns portent d'éclatants uniformes militaires. Les « officiers à la baguette d'or » remplissent avec

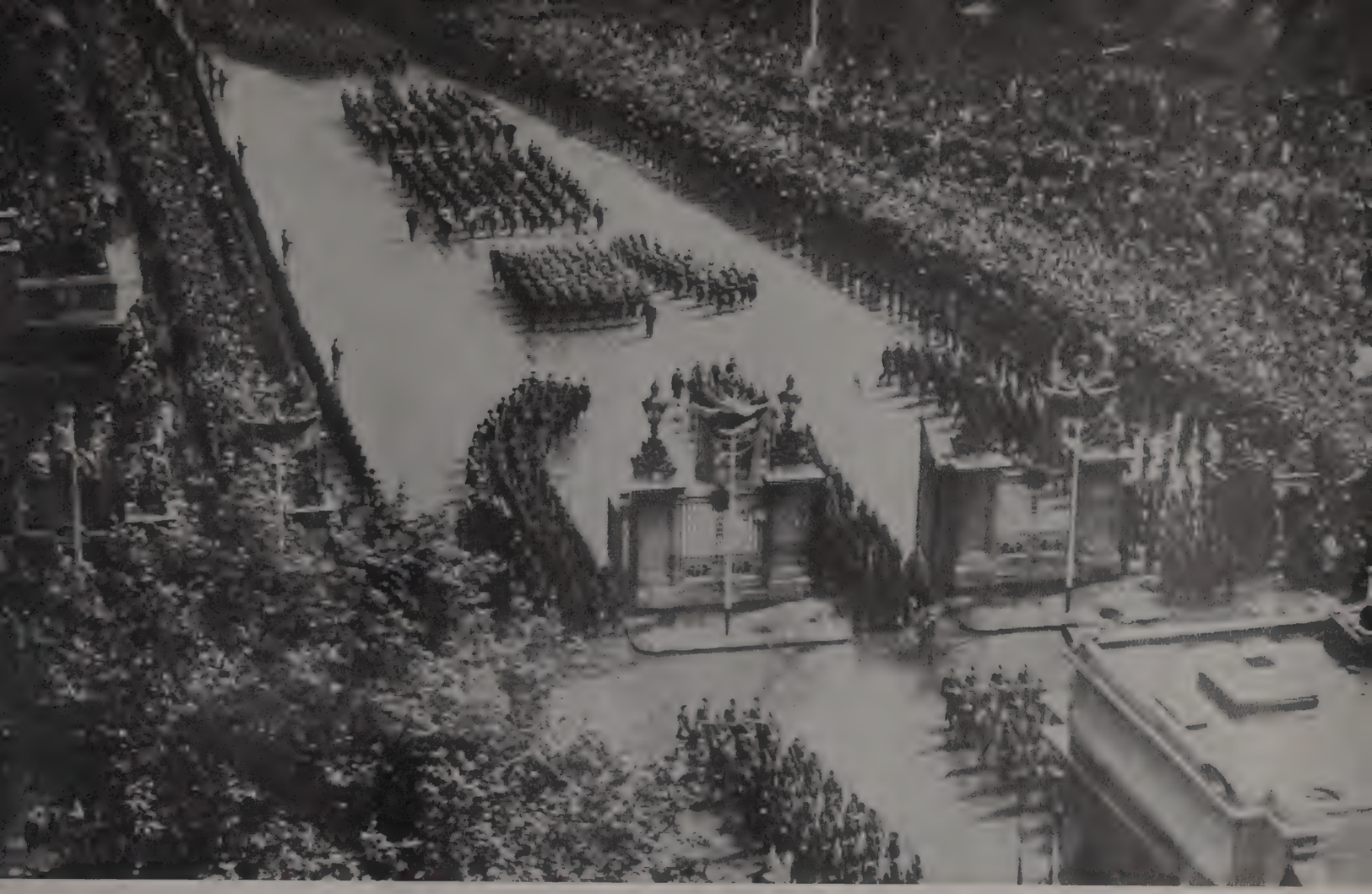
Avant la consécration S. M. Elizabeth a pris place sous un dais doré.

L'archevêque de Canterbury présente à la reine le sceptre avec la croix.

Le moment solennel de la cérémonie : la reine reçoit la couronne d'Edouard.

Le duc d'Edimbourg, selon le rituel, embrasse la reine sur la joue gauche.

Après la cérémonie, S. M. Elizabeth II, portant le globe et le sceptre, insignes de sa souveraineté, quitte processionnellement l'abbaye.



Ouvrant le cortège de retour, les troupes traversent Hyde Park. Tous les pays qui composent le Commonwealth étaient représentés à cette parade militaire qui s'est déroulée l'après-midi devant une foule enthousiaste. Quelque dix mille soldats de toutes armes y ont participé. Ils précédaient les carrosses des souverains coloniaux, des premiers ministres du Commonwealth, de sir Winston Churchill, des princes du sang. Le carrosse de verre de la reine mère devançait le carrosse royal, où la reine Elizabeth souriait à son peuple.

Ci-dessous : **le feu d'artifice sur la Tamise, dernier acte de cette journée qui marquera une grande date dans l'histoire britannique.**

LA CONQUETE DE L'EVEREST, le plus haut sommet du globe, par des alpinistes britanniques a rempli de fierté leurs compatriotes. La reine s'est empressée d'adresser au colonel Hunt, à Hillary, le vainqueur de la montagne (notre photographie de gauche) **et à Tensing ses félicitations. Cet exploit, aboutissement d'une longue suite d'efforts, était en effet un magnifique cadeau de couronnement.**

diligence leurs fonctions d'huissiers et s'empressent pour conduire les arrivants aux places qui leur sont assignées. Bientôt il ne reste plus que quelques stalles vides. Elles seront occupées quand Sir Winston Churchill, précédant les premiers ministres du Commonwealth, aura fait son entrée. Le Premier britannique a revêtu l'uniforme de lord des « Cinq Ports ». Il est drapé dans le grand manteau de la Jarretière. Sur sa poitrine étincelle l'étoile de cet ordre, portée jadis par le duc de Marlborough.

L'étendard royal est porté par le maréchal vicomte Montgomery, enveloppé, lui aussi, du grand manteau de l'Ordre de la Jarretière. Voici maintenant les prélats qui vont jouer un si grand rôle dans cette cérémonie : l'archevêque d'York, le docteur Garbett, qui porte une chape d'or et d'azur et une mitre également d'azur et d'or, puis le docteur Fisher, archevêque de Canterbury, devant lequel on porte la croix primatiale.

Les trompettes d'argent retentissent soudain, annonçant l'arrivée du duc d'Edimbourg, qui, précédé de hérauts, prend place aux côtés du duc de Gloucester et du duc de Kent, les deux autres ducs royaux. Philippe d'Edimbourg est en grand uniforme d'amiral de la flotte, avec, par-dessus, le manteau ducal. Il s'assied dans un grand fauteuil rouge, un peu en avant des pairs. Brusquement, le plus profond silence envahit la vénérable église. D'enthousiastes acclamations le rompent presque aussitôt. La reine vient d'entrer. Lentement, elle traverse la nef ; lentement, elle gravit les quatre marches du « théâtre ». Au passage, elle échange un bref regard avec son mari. Dans la tribune royale, sa mère, la reine Elizabeth, et sa sœur, la princesse Margaret, l'une et l'autre visiblement émues, lui sourient. La reine porte une robe de satin blanc décolletée en cœur, avec une ample jupe. Sa robe est couverte de pierreries et les diamants de son diadème brillent d'un feu atténué. Six demoiselles d'honneur, quatre blondes et deux brunes, appartenant aux plus hautes familles de l'aristocratie britannique et dont le choix a suscité bien des envies, portent la traîne de la cape écarlate à collet d'hermine. Elles-mêmes sont vêtues de soie crème brochée d'or. Quand la reine arrive au sommet de l'estrade, les acclamations, encore plus frénétiques, s'élèvent d'un bout à l'autre de l'abbaye.

Deux cent cinquante personnes au moins entourent S. M. Elizabeth pendant le trajet de la porte de l'abbaye au « théâtre », et c'est un étonnant cortège, où se mêlent les plus vives couleurs, rapprochant les chevaliers de Victoria en manteau de soie blanche, ceux du Bain en cape de soie cerise doublée de satin blanc, ceux du très noble Ordre du Chardon en velours vert sombre et, enfin, les chevaliers de la Jarretière en manteau de velours d'un bleu profond. Les « poursuivants » ont des tuniques bariolées qui reproduisent les quartiers de l'étendard royal, le doyen de Westminster est en pèlerine rouge vif.

Et la longue cérémonie, que notre collaboratrice Betty Spencer Shew nous a relatée jusque dans ses menus détails, commence, nous replongeant pendant plusieurs heures dans les temps féodaux. Un peu avant l'onction, le lord haut chambellan retire des épaules de la reine le long manteau de cérémonie. Il est quelque peu ému et, pour s'acquitter sans à-coup de sa mission, il chausse ses lunettes. La reine enlève elle-même d'un geste décidé le diadème dont elle était coiffée et vient s'asseoir dans la cathèdre de saint Edouard, qu'elle ne quittera plus que couronnée.

S. M. Elizabeth porte à ce moment une robe de linon blanc largement décolletée afin de permettre l'onction sur la poitrine. Quatre chevaliers de la Jarretière saisissent les hampes d'argent du dais doré qui, pendant quelques minutes, va dérober la souveraine aux yeux de la foule.

Nous voici tout près du moment suprême : le couronnement. A cet instant le petit prince Charles en costume de soie blanche, conduit par sa gouvernante, arrive à l'Abbaye. Sa mère vient de revêtir la cape royale en or fin, sur laquelle se détachent les roses d'Angleterre, et de passer à son cou l'étole, également de tissu d'or. Le petit prince, debout près de sa grand-mère, semble pétrifié en apercevant sa mère dans cette tenue d'apparat. Lorsque l'archevêque de Canterbury pose lentement la couronne d'Edouard le Confesseur sur la tête de la reine, celle-ci se raidit visiblement pour supporter le poids du lourd emblème, qu'elle gardera pendant plus d'une demi-heure. Au moment de l'hommage, on remarque qu'elle retient un moment entre ses deux mains jointes celles de Philip d'Edimbourg, dont la voix tremble d'émotion tandis qu'il prononce la formule. Vivement intéressé, le petit prince, dans la tribune royale, montre du doigt son père à sa grand-mère et à sa tante. Les tambours résonnent, les trompettes d'argent et les orgues retentissent. S. M. Elizabeth peut enfin retirer sa pesante couronne. Après la communion, le jeune prince Charles, qui a été d'une sagesse exemplaire, quitte l'abbaye. La cérémonie religieuse s'achève. A l'extérieur, les canons tonnent et à ce moment précis l'averse se met à tomber.

Une pause permet à chacun de prendre un peu de répit. La reine s'est retirée dans la chapelle de saint Edouard. Bientôt la reine revient dans l'abbaye. Elle porte cette fois la couronne impériale. Sur ses épaules, le manteau violet brodé d'or et d'hermine, qui a coûté des mois de travail et des milliers de livres. Les six demoiselles d'honneur ont du mal à soutenir l'immense traîne. Le cortège se reforme. Derrière les étendards, derrière la Croix, derrière les joyaux de la couronne, S. M. Elizabeth II s'avance lentement. Il est 2 heures de l'après-midi. Elle se retire dans une annexe de l'abbaye, où elle va se réconforter.

Dehors, stoïque malgré le temps, la foule attend le passage du cortège qui va lui permettre d'acclamer longuement, une fois de plus, la souveraine.

LE CORTÈGE DU RETOUR

Avec le défilé de l'après-midi, de Westminster Abbey à Buckingham Palace, débute le véritable spectacle populaire. Par intermittences la pluie tombe à torrent : l'enthousiasme de la foule n'en sera en rien diminué.

Il est plus de 14 heures quand le cortège commence à dérouler son ruban long de 3 kilomètres. Peu de parades militaires offrent une variété d'uniformes comparable. Rhodésiens en short, Pakistanais aux longues moustaches, Hindous en turban, Australiens et Néo-Zélandais au large feutre, Malais en toque noire, Canadiens aux tuniques rutilantes de la célèbre police montée, Ecossais en kilt ; neuf mille quatre cents soldats participent à la revue. Soixante-quinze régiments d'infanterie sont représentés chacun par trois officiers et sept hommes.

Derrière les troupes s'avancent les carrosses. Ceux des souverains coloniaux d'abord. Parmi eux, la reine de Tonga a tenu, malgré l'averse, à garder sa voiture découverte : d'une main elle salue la foule ; de l'autre, elle éponge avec son mouchoir son visage ruisselant. Des premiers ministres du Commonwealth, M. Nehru — qui était emprisonné lors du dernier couronnement — est l'un des plus acclamés. L'enthousiasme devient du délire sur le passage de sir Winston Churchill, étonnant de vitalité, et salué au cri mille fois scandé de *Good old Winnie*. Après les princes du sang, après le carrosse de verre où ont pris place la reine mère et la princesse Margaret, toutes deux sous l'empire d'une intense émotion, une escorte de *life guards* à cheval, étincelants dans leur cuirasse et leur tunique rouge, annonce l'arrivée du carrosse royal. Pâle, les traits tirés par la fatigue, la souveraine, auprès de qui est assis le duc d'Edimbourg, sourit cependant avec grâce à ces millions de citoyens qui l'acclament.

Elle leur est apparue encore une fois, le soir, au balcon de Buckingham, en compagnie du duc, du prince Charles et de la petite princesse Anne, tandis que le défilé des escadrilles de la R. A. F. apportait le signe que la vieille Angleterre a su devenir une grande puissance moderne.

Au balcon de Buckingham Palace sont rassemblés le duc d'Edimbourg, le duc de Gloucester et la reine mère Elizabeth, qui a fort à faire pour répondre aux questions multiples des enfants royaux, le petit prince Charles, émerveillé de ce qu'il a vu à Westminster, et sa sœur, la princesse Anne.

Au terme d'une journée grandiose mais épuisante, S. M. Elizabeth II et le duc d'Edimbourg ont dû paraître à maintes reprises au balcon de leur palais pour répondre aux acclamations de la foule, désireuse de crier encore une fois son admiration et son amour à sa gracieuse souveraine.

Les amateurs de petite histoire retrouveront plus tard, avec une curiosité amusée, aux vitrines des brocanteurs, cette ceinture ornée d'un pendentif où se découpe la couronne royale.

Ce populaire service à thé « Coronation » se fait, dit la réclame, en deux teintes : crème ou lavande.

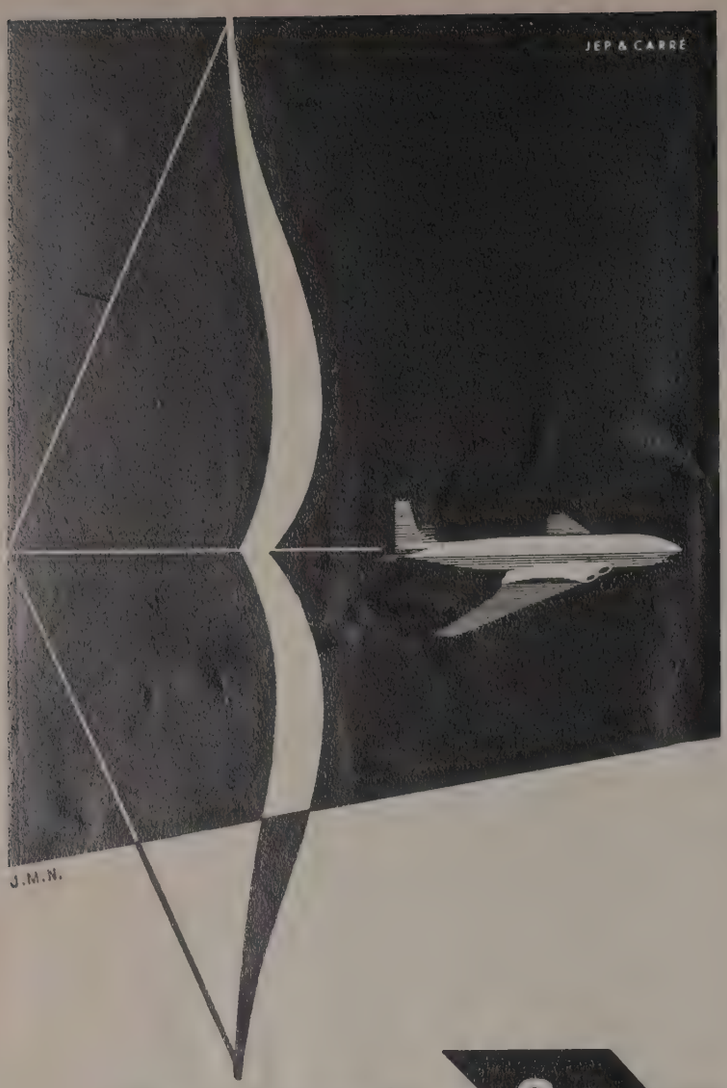
AUTOUR DU COURONNEMENT

Bibelots et frivolités

Une écharpe qui fait fureur : entouré de scènes historiques, l'arbre généalogique des dynasties anglaises en occupe le centre.

Un souvenir plus discret : ce léger mouchoir dont la lisière s'orne de couronnes et des initiales d' « Elizabeth Regina ».

LONG LIVE
QUEEN ELIZABETH



PARIS-CASABLANCA en moins de **3 h**

PARIS-DAKAR en moins de **7 h**

PARIS-ABIDJAN en moins de **10 h**

PARIS-BRAZZAVILLE en moins de **11 h**

6 départs hebdomadaires

Dimanche 15 h 30
Lundi 23 h 20
Mardi 9 h et 23 h
Jeudi 23 h 15
Samedi 9 h

UAT AEROMARITIME

comet service

AÉROMARITIME - U.A.T. ★ 19, BOULEVARD MALESHERBES, PARIS 8e
ANJOU 78-04 ET TOUTES AGENCES DE VOYAGE

GENTIANE

Ceci intéresse

tous les jeunes gens et jeunes filles, tous les pères et mères de famille.

Le prestigieux enseignement par correspondance de L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous met en mesure de faire chez vous, en toutes résidences, à tout âge, aux moindres frais, des études complètes dans toutes les branches, de vaincre avec une aisance surprenante les difficultés qui vous ont jusqu'à présent arrêté, de conquérir en un temps record le diplôme ou la situation dont vous rêvez. L'enseignement étant individuel, vous avez intérêt à commencer vos études dès maintenant. Demandez l'envoi gratuit de la brochure qui vous intéresse :

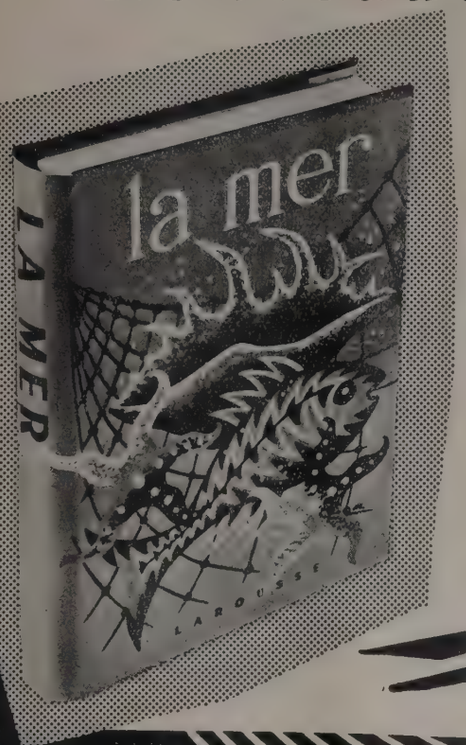
Br. 65.541 : Toutes classes, tous examens : 2e degré, de la 6e aux lett. sup. et Math. spéc., Bacc., B. E. P. C. ; premier degré, de la section prépar. aux cl. de fin d'études, C. E. P., Brevets, C. A. P. ; Cl. des Collèges techniques, Brev. d'ens. ind. et commer., Bacc. technique.
Br. 65.548 : Licences (Droit, Sciences, Lettres, Professorats).
Br. 65.555 : Grandes Écoles spéciales.
Br. 65.543 : Carrières administratives ; Ecole nationale d'Administration.
Br. 65.559 : Les emplois réservés.
Br. 65.557 : Industrie : Electricité, Radio, Mécanique, Automobile, Aviation, Dessin industriel, Travaux publics ; Certificats d'aptitude professionnelle, Brevets professionnels.
Br. 65.542 : Carrières de l'Agriculture et du Génie rural.
Br. 65.554 : Carrières du Commerce : Comptabilité, Sténo-Dactylo, Publicité ; Certificats d'aptitude professionnelle, Brevets professionnels.
Br. 65.549 : Orthographe, Rédaction, Rédaction épistolaire, Calcul, Calcul extra-rapide, Ecriture.
Br. 65.544 : Anglais, Espagnol, Allemand, Russe, Italien, Arabe ; Tourisme.
Br. 65.551 : Marine militaire, Marine marchande.
Br. 65.547 : Aviation, industrie aéronautique.
Br. 65.558 : Radio : diplômes officiels, industrie radiotechnique.
Br. 65.550 : Dessin d'art, Peinture, Aquarelle, Gravure, Caricature, Figurines de mode, Illustration, Publicité ; Professorats.
Br. 65.553 : Solfège, Chant, Harmonie, Composition, Piano, Violon, Accordéon ; Professorats.
Br. 65.546 : Carrières du Cinéma, Photo.
Br. 65.552 : Couture, Coupe, Mode, Lingerie, Broderie, Chemiserie.
Br. 65.556 : Coiffure et soins de beauté.
Br. 65.545 : Secrétariats, journalisme.

La liste ci-dessus ne comprend qu'une partie de nos enseignements ; n'hésitez pas à nous demander conseils gratuits et aide efficace pour toutes études et carrières.

Des milliers d'inégalables succès
remportés chaque année dans les examens et concours officiels prouvent l'efficacité de l'enseignement par correspondance de

l'ÉCOLE UNIVERSELLE, 59, boulevard Exelmans - PARIS (XVIe)
Chemin de Fabron, NICE (A.-M.) - 11, place Jules-Ferry, LYON

nouveauté



dans la collection in-quarto

LAROUSSE

l'ouvrage que vous voudrez lire avant et pendant vos vacances

LA MER

Un fort volume format 21 x 30 cm, de près de 500 pages, 16 planches hors-texte en couleurs, 800 gravures dans le texte ; reliure artistique de haute qualité sous jaquette illustrée en couleurs ★ Prix de souscription, jusqu'au 15 Juin : 4900 f (taxes en sus).

Facilités de paiement et pages spécimens sur demande

chez tous les libraires

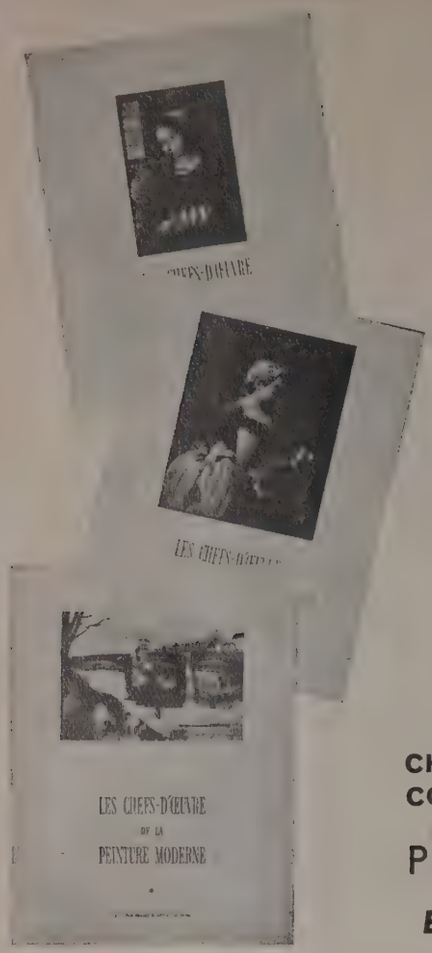
et Larousse, 13, rue Montparnasse, Paris 6

BIARRITZ *à 7 h. de Paris*

et... à votre portée !

HOTELS	PENSIONS depuis	CHAMBRES depuis	RESTAURANTS Prix des repas	OBSERVATIONS
LUXE 4 étoiles	4.000 fr.	1.875 fr.	1.375 fr.	*De Juillet au 15 Septembre*
4 étoiles	2.200 fr.	1.500 fr.	900 fr.	*Prix supérieurs de 15 à 25 %*
3 étoiles	1.650 fr.	800 fr.	600 fr.	*sur tarif ci-contre*
2 étoiles	1.350 fr.	600 fr.	500 fr.	*(sauf sur restauration).*
1 étoile	1.000 fr.	500 fr.	400 fr.	

TOUTES TAXES ET SERVICE COMPRIS



NOTRE NOUVELLE COLLECTION

" Sélections d'Art "

LES CHEFS-D'ŒUVRE DES MUSÉES DE BERLIN

Texte inédit d'André Chamson, conservateur du Musée des Beaux-Arts

LES CHEFS-D'ŒUVRE DE LA PEINTURE CLASSIQUE

Texte inédit de Waldemar George

CHEFS-D'ŒUVRE DE LA PEINTURE MODERNE

Texte inédit de Bernard Champigneulle

LE SIÈCLE DE LAURENT LE MAGNIFIQUE

Texte de Marcel Brion

déjà parus

CHACUN DE CES ALBUMS, LUXUEUSEMENT PRÉSENTÉ SOUS UNE COUVERTURE EN COULEURS, CONTIENT 18 PLANCHES EN HORS-TEXTE

PRIX: 1.800 FR. — POUR NOS ABONNÉS: 1.600 FR.

En vente à « France-Illustration » : 13, R. St-Georges - Paris IX^e^

RUBRIQUE IMMOBILIÈRE

1 h. 1/4 de Paris, par **AUTOROUTE, Magnifique MOULIN aménagé.** Partiel[t] meub. 9 pièc. princ. *Grand confort.* 4 ha. Tr. beau plan d'eau. Aff. de classe. Interm. s'abst. Tél. matin PRO. 88-54.

PETITE ANNONCE

EMBARCATIONS EN MÉTAL LÉGER INOXYDABLE « ARCUS » de 2 à 5 mètres. Voile et moteur. Nouveau catalogue illustré sur simple demande. Les Ateliers de Touraine, 21, place Rabelais, TOURS.

TOURISME ET VILLÉGIATURES

CÔTE D'AZUR

St-JEAN-CAP-FERRAT

Gd Hôtel du Cap Ferrat Près Nice Ttes les joies de l'Eté - Son Site - Sa Piscine - Sa Plage.

BELGIQUE

SPA (Ardennes belges)

Ville d'Eaux - Cœur - Rhumatismes
60 hôtels et pensions - Casino - Tous sports.
Renseignements gratuits : SYNDICAT D'INITIATIVE.

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ 13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
GEORGES OUDARD
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégr. : ÉDIFRANCILUS

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3
Un an ...	4.700	6.000	7.000
6 mois...	2.400	3.100	3.600

ÉTRANGER

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3
Un an ...	5.700	7.250	8.600
6 mois...	2.900	3.725	4.400

L'abonnement n° 1 donne droit à **49** numéros de **52** pages. Ce tirage comprend chaque semaine les mêmes pièces ou les mêmes romans que ceux édités dans notre Supplément théâtral et littéraire. **L'abonnement n° 2** est composé de **49** numéros de **44** pages (nouvelles, reportages, études) et, en outre, de **3** numéros spéciaux : **Noël, Printemps, Salon de l'Automobile. L'abonnement n° 3** comprend **49** numéros de **44** pages (informations, études, reportages), ainsi que **3** numéros spéciaux : **Noël, Printemps, Salon de l'Automobile** et également **24** numéros de notre Supplément théâtral et littéraire.

★

Le supplément théâtral et littéraire, en fascicule séparé, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 1^er^ et le 3^e^ numéro de chaque mois

★

Les abonnements partent obligatoirement du 1^er^ de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

DÉSIREZ-VOUS RECEVOIR *gratuitement*

UN PLAN DE LA VILLE ET UNE CARTE DE LA ZONE DE **TANGER ?**

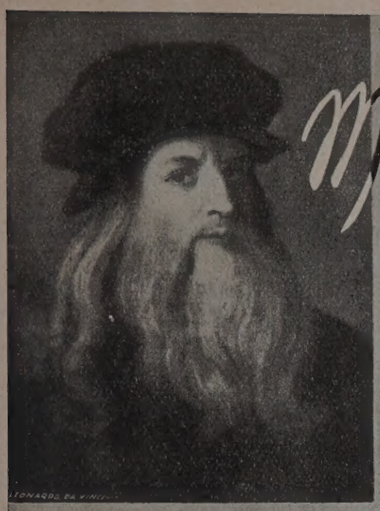
DE NOMBREUX RENSEIGNEMENTS SUR **TANGER ?**

DES CONSEILS PRATIQUES CONCERNANT **TANGER ?**

LA LISTE DES HÔTELS DE **TANGER ?**

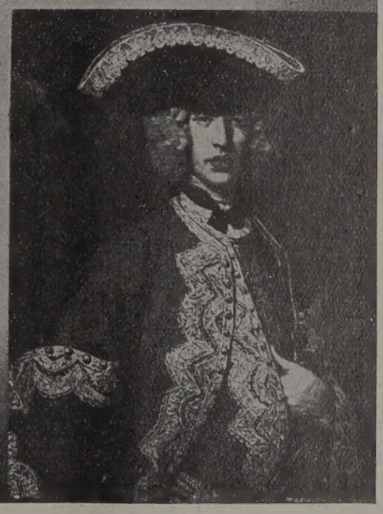
ÉCRIVEZ À L'OFFICE DU TOURISME À TANGER

Vous viendrez certainement un jour à ***TANGER*** *et vous serez heureux de posséder ces documents*



Milan vous attend pour la saison 1953

Ses fameuses COLLECTIONS D'ART et son EXPOSITION DE LEONARD AU MUSEE DES SCIENCES ET DE LA TECHNIQUE

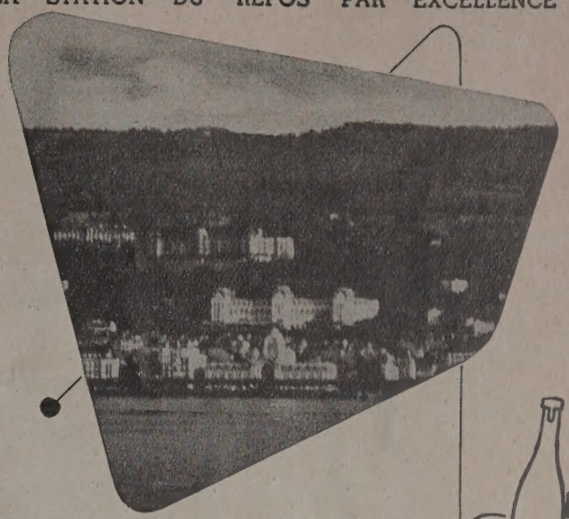


Du 19 avril - 19 juillet au
PALAIS ROYAL

EXPOSITION
DES PEINTRES DE LA REALITE EN LOMBARDIE

Renseignements :
OFFICE NATIONAL ITALIEN DE TOURISME (ENIT)
Paris, 23 Rue de la Paix
Nice, 14 Avenue de Verdun
Marseille 2 Rue Fernand Pauriol
MILANO - ENTE PROVINCIALE PER IL TURISMO
3, Via Caserotte
et toutes les Agences de Voyage

LA STATION DU REPOS PAR EXCELLENCE



Hotel ROYAL, Cat. Luxe Tél. 400
Hôtel SPLENDIDE ** Tél. 485**

Son Casino
Son Golf (18 trous)
Sa plage ultra-moderne
Ses Tennis
La douceur de sa campagne
L'immensité de son lac
La pureté de son air
La courtoisie de son accueil

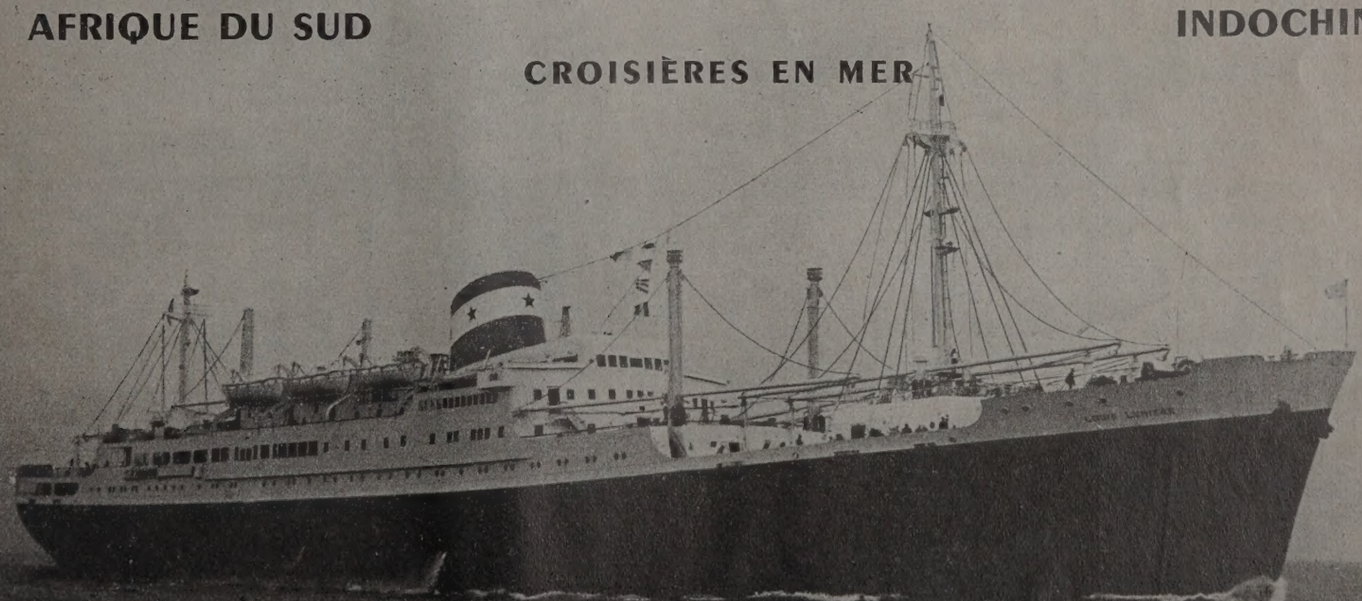
Saison : 15 Mai - 25 Septembre

NOVUM

E. 421.

AMÉRIQUE DU SUD - CÔTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE
DE LA CÔTE EST DES ÉTATS-UNIS A LA CÔTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE
AFRIQUE DU SUD INDOCHINE

CROISIÈRES EN MER



COMPAGNIE MARITIME DES
CHARGEURS RÉUNIS
3, Boulevard Malesherbes PARIS 8e

COMPAGNIE DE NAVIGATION
SUD ATLANTIQUE
Téléphone : ANJOU 08-00

1.935 F PAR MOIS

RÉTINETTE

Comptant: 17.755 F

App. 24x36 KODAK. Objectif ANGENIEUX 4,5 traité sur obturateur donnant de 1 seconde au 1/250. Prise de flash.

5.220 F PAR MOIS

SEMFLEX OTO

Comptant: 47.920 F

REFLEX AUTOMATIQUE 6x6: obj. FLOR BERTHIOT 3,5 sur obtur. de 1 sec. au 1/400. Prise de flash. Viseur sportif.

5.140 F PAR MOIS

CAMÉRA PAILLARD L.8

Comptant: 47.165 F

Caméra de précis. 8 m/m. Moteur à 4 vitesses. Object. amovible 1,9 traité. Livrée av. dragonne et sac souple.

5290 F PAR MOIS

FOCA II BIS

Comptant: 48.540 F

App. 24x36 hte précision à télé couplé: obj. 3,5 traité amovible: obt. à rid. de 1/25 à 1/1000 de s. Deux prises de flash.

7.135 F PAR MOIS

CAMÉRA EMEL

Comptant: 65.440 F

Caméra 8 m/m à 5 vitesses - Tourelle à 3 objectifs - marche arrière - un objectif BERTHIOT 1.9

PHOTO - HALL

5, RUE SCRIBE PARIS - OPÉRA

CATALOGUE GÉNÉRAL FRANCO

Oberland Bernois

L'espace le plus limité sépare les villégiatures au bord du lac de Thoune et de Brienz des stations climatériques dans les montagnes.

400 hôtels avec plus de 20.000 lits ; 16 chemins de fer de montagne, abonnement général. École de yachting et ski nautique. Piscines dans les stations de montagne. Routes alpines asphaltées. Promenades entretenues, loin du trafic. Sources minérales. Écoles d'alpinisme.

TENNIS — ÉQUITATION — AVIRON — PÊCHE — CASINOS ET AMUSEMENTS

Prix forfaitaires pour 7 jours dans de très bons hôtels, comprenant: chambre, 3 repas, taxes et pourboires

10.000 francs environ.

Informations et prospectus : Votre agence de voyages, l'Office National Suisse du Tourisme, 37, boul. des Capucines, Paris (2e) et à Nice, ou l'Office du Tourisme de l'Oberland bernois, Interlaken (Suisse)

Adelboden — 1.400 m.

20 Hôtels, Pensionnats.
Prix forfaitaires par semaine 99 fr. suisses à 182.
Piscine, Tennis, Télésiège.
Accessible en automobile. — Bureau de renseignements.

Grindelwald — 1.050m.

Le charmant village au pied des glaciers !
Accessible en auto, 22 km. d'Interlaken.
Point de départ pour la Jungfrau (3.454 m.) et du Télésiège de First (2.168 m.)
Piscine — Tennis — Équitation — Alpinisme
Informations : Syndicat d'Initiative, Grindelwald.

GSTAAD

La station élégante vous convie...
... à des vacances heureuses
Piscine, Tennis, Golf miniature, Alpinisme, Télésiège, Sports et divertissements.
Informations et prospectus : Syndicat d'Initiative, Gstaad.

Wengen

1.330 m. au pied de la Jungfrau.
Bijou rare recherché pour sa beauté et son calme
Promenades en forêt. Chemin de fer de Montagne. Tennis. Piscine chauffée. 30 hôtels à prix raisonnables et soignés.
Information : Bureau du Tourisme, Wengen, Suisse.

PALACE HOTEL 1.300 m. d'altit.
Séjour idéal - Situation unique - Piscine élégante chauffée
Tennis — Dancing.
F. Borter

IVA ZURICH.

Bitter CAMPARI

L'APÉRITIF MONDIAL

SE BOIT TRES FRAIS
sec ou à l'eau gazeuse
en AMERICANO : ½ BITTER CAMPARI ½ Vermouth
en COCKTAIL : ⅓ BITTER CAMPARI ⅓ Gin ⅓ Vermouth

Concessionnaire pour la France et l'Union Française
— S. O. V. A. L. S. A. Nanterre - Seine —

GONDOLO

GONDOLO

" le biscuit qu'il vous faut "

SANTÉ DYNAMIQUE JEUNESSE CONSERVÉE LONGÉVITÉ

L'homme doit vivre 100 à 140 ans (Carrel, Flourens, Bogomoletz, Guéniot, la Bible, etc.).

Sans **régime**, sans **gymnastique**, la technique SURREPOS créée par le docteur Pascaud, de la Faculté de Médecine de Paris, vous donnera ces bienfaits.

La technique Surrepos permet en effet de **recharger** et **d'accumuler l'Energie Vitale** comme une dynamo recharge une batterie d'automobile.

Le Surrepos, grâce à ses 14 points exclusifs, **seul au monde**, repose le cœur (moteur de votre **Longévité**), conserve des jambes et des muscles **jeunes**, un système nerveux **jeune**, un cerveau **jeune** et optimiste, une énergie débordante par l'élimination définitive de la **fatigue qui use**, du **surmenage qui tue**.

Bien portant ou malade, vous ressentirez instantanément un **Bien-Etre** extraordinaire, inouï, par la **détente totale** (Scientific relaxation) obtenue par le SURREPOS.

Adopté et recommandé par le Corps Médical et l'Elite Internationale, le Surrepos a obtenu la Médaille d'Or à l'Exposition Internationale de Paris en 1921.

Une vie nouvelle s'ouvrira devant vous ; vous ajouterez 20 ans à votre Jeunesse, 30 ans à votre vie en demandant **aujourd'hui** la magnifique documentation illustrée IC et les références, qui vous seront envoyées **gratuitement**, sans engagement.

Le SURREPOS du DOCTEUR PASCAUD
167, Bd Haussman Paris. BALzac 32-05

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 2e trimestre 1953. N° 255. — Printed in France.

★ PASSEZ VOS VACANCES EN CORSE..

Ile Rousse

Passons en Corse à l'Ile Rousse de merveilleuses Vacances. Sommes à l'Hôtel Napoléon Bonaparte. Cadre idéal, confort parfait. Vous conseillons faire comme nous. Amitiés

★

C'est à cheval que le facteur rural fait sa tournée en Corse. Grâce à sa monture, il surmonte les difficultés du terrain et peut atteindre les fermes d'accès malaisé.

JUN 23 1960

Macaroni Moyen
TROIS ÉTOILES
PÂTES ALIMENTAIRES
RIVOIRE & CARRET
LYON-MARSEILLE-PARIS
MARQUE ET MODÈLE DÉPOSÉS
FABRICANTS DEPUIS 1860